



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



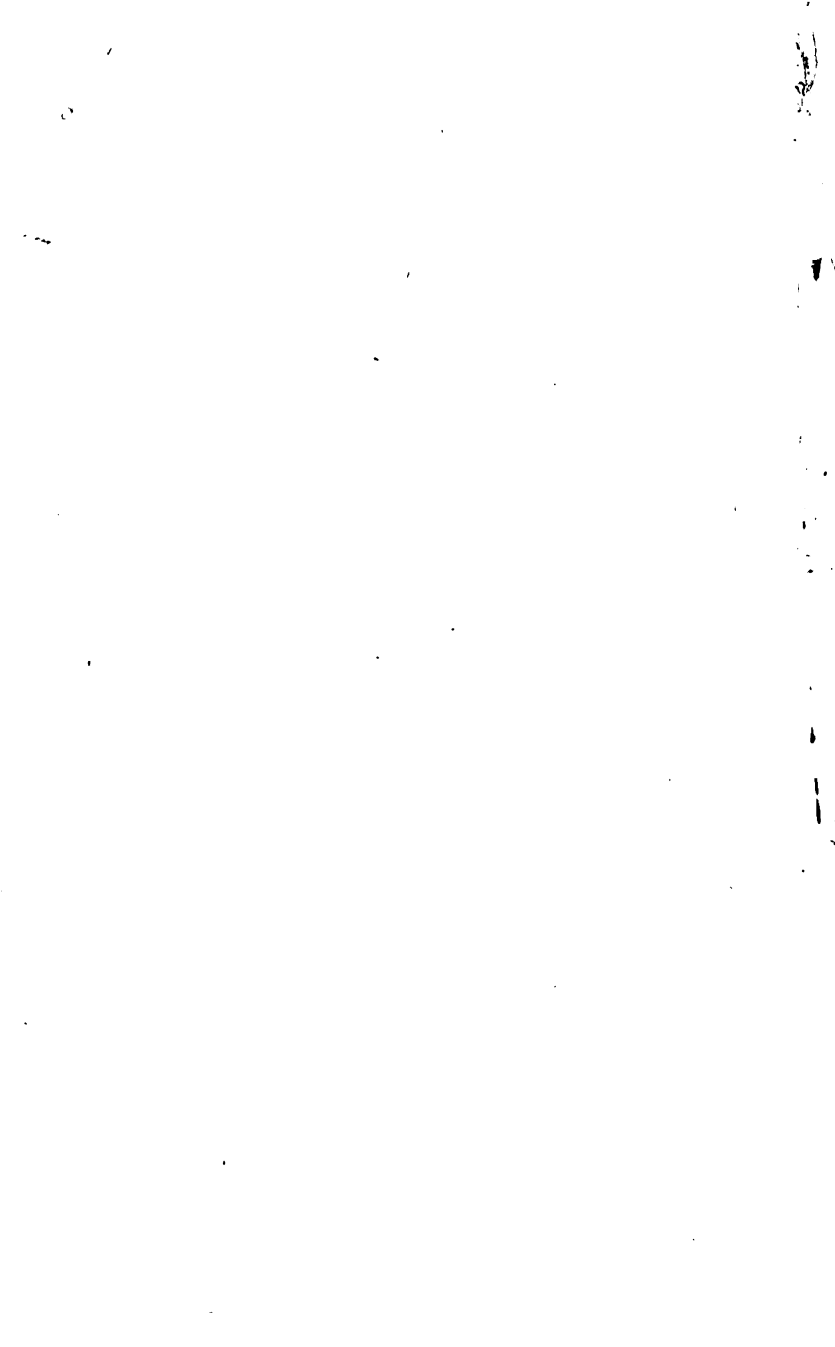
Besterman 1973 / 35 or 36

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
OXFORD
VOLTAIRE ROOM



Theodore Besterman gift

V3.A5.1736 (6)



ALZIRE,

OU

LES AMERICAINS,

TRAGÉDIE

de M. DE VOLTAIRE

Représentée à Paris pour la première fois
le 27 Janvier 1736.

Errer est d'un mortel, pardonner est divin.

Duren. trad. de Pope.

La prix est de trente sols.



A PARIS,

Chez JEAN-BAPTISTE-CLAUDE BAUCHE,
près les Augustins, à la descente du Pont-Neuf,
à S. Jean dans le Desert.

M. DCC. XXXVI.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

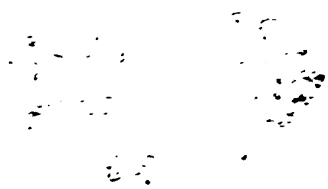
ALZIR E.

On trouve chez le même Libraire une nouvelle édition de la Mort de César, bien plus ample que la précédente, à laquelle on a joint deux Lettres & un Avertissement.

Et tous les autres Ouvrages du même Auteur.

Paris chez le Libraire, par lequel on se peut procurer ces Ouvrages.

La Bibliothèque de la Ville de Paris.



A PARIS,

chez JEAN-BAPTISTE-CLAUDE BACHELIER, Libraire, à la descente du Pont Neuf, vis-à-vis le Delfin.

M. DCC. LXXVI.

PARIS, chez le Libraire, par lequel on se peut procurer ces Ouvrages.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE, à nos amez feaux Conseillers, les Gens tenants nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra. SALUT. Notre bien amé JEAN-BAPTISTE BAUGHE, Libraire à Paris, nous ayant fait remontrer qu'il lui avoit été mis en main un Ouvrage qui a pour titre, *Alzire, ou les Américains, Tragédie, par le Sieur de Voltaire*; qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public. S'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires; offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux Caractères, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contrescel des Présentes. A ces causes, voulant traiter favorablement ledit Exposant; nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage ci-dessus spécifié, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera sur Papier & Caractères conforme à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit Contrescel; & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la datte desdites Présentes. Faisons defenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage ci-dessus spécifié, en tout & en partie; ni d'en faire aucun extrait sous quelques prétextes que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre; même en feuilles séparées, ou autrement sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de six mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens dommages & intérêts: à la charge que les Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression de cet Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avri, mil sept cent vingt-cinq, & qu'avant de l'exposer en vente le Manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Li-

vre sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, es mains de notre très-cher & feal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin ; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin. Le tout à peine de nullité des Présentes ; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons ce faire jouir l'exposant ou les ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desd. Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires ; soi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander & autre permission, & nonobstant clameur de Haro & Chartre Normande, & Lettres à ce contraire. CAR TEL EST NOTRE PLAISIR. Donné à Paris le vingtième jour du mois d'Avril, l'an de grâce mil sept cent trente-six, & de notre Règne le vingtième.

PAR LE ROY EN SON CONSEIL

Signé, SAINSON.

*Registré sur le Registre IX. de la Chambre Royale & Syndicale de
Libraires & Imprimeurs de Paris, No. 274. fol. 250. conformément
aux anciens Règlements, confirmés par arrêt du 28 Février 1723. &
Paris le 20 Avril 1736. G. MARTIN Syndic.*



DISCOURS PRELIMINAIRE.

ON a tâché dans cette Tragédie, toute d'invention & d'une espece assez neuve, de faire voir combien le véritable esprit de religion s'empporte sur les vertus de la nature.

La Religion d'un barbare consiste à offrir à ses Dieux le sang de ses ennemis. Un Chrétien mal instruit n'est souvent gueres plus juste. Etre fidèle à quelques pratiques inutiles & infidèle aux vrais devoirs de l'homme, faire certaines prières & garder ses vices, jeûner, mais haïr, cabaler, persécuter, voilà sa Religion. Celle du Chrétien véritable est de regarder tous les hommes comme ses freres, de leur faire du bien, & de leur pardonner le mal.

Tel est Gusman au moment de sa mort, tel est Alvares dans le cours de sa vie; tel j'ai peint Henri IV. même au milieu de ses faiblesses.

On retrouvera dans presque tous mes Ecrits cette humanité qui doit être le premier caractère d'un être pensant; on y verra (si j'ose m'exprimer ainsi) le désir du bonheur des hommes, l'indignité de l'injustice & de l'oppression; & c'est up

la seul qui a jusqu'ici tiré mes Ouvrages de l'obscurité où leurs défauts devoient les ensevelir.

Voilà pourquoi la Henriade s'est soutenue malgré les efforts de quelques Français jaloux qui ne veulent pas absolument que la France ait un Poëme épique. Il y a toujours un petit nombre de Lecteurs, qui ne laissent point empoisonner leur jugement du venin des caballes & des intrigues, qui n'aiment que le vrai, qui cherchent toujours l'homme dans l'Auteur. Voilà ceux devant qui j'ai trouvé grace. C'est à ce petit nombre d'hommes que j'adresse les réflexions suivantes; j'espère qu'ils les pardonneront à la nécessité où je suis de les faire.

Un Etranger s'étonnoit un jour à Paris d'une foule de libelles de toute espece, & d'un déchâinement cruel, par lequel un homme étoit opprimé. Il faut apparemment, dit-il, que cet homme soit d'une grande ambition, & qu'il cherche à s'élever à quelqu'un de ces postes qui irritent la cupidité humaine & l'envie. Non, lui répondit-on; c'est un Citoyen obscur, retiré, qui visoit plus avec Virgile & Locke, qu'avec ses Compatriotes & dont la figure n'est pas plus connue de quelques-uns de ses ennemis, que du Graydur qui a prétendu graver son Portrait. C'est l'Auteur de quelques Pièces qui vous ont fait verser des larmes, de quelques Ouvrages dans lesquels, malgré leurs défauts, vous aimez cet esprit d'humanité, de justice, de liberté qui y regne. Ceux qui le calomnient, ce sont des

hommes pour la plupart plus obscurs que lui, qui prétendent lui disputer un peu de fumée, & qui le persécuteront jusqu'à sa mort, uniquement à cause du plaisir qu'il vous a donné.

Cet Etranger se sentit quelque indignation pour les persécuteurs, & quelque bienveillance pour le persécuté.

Il est dur, il faut l'avouer, de ne point obtenir de ses Contemporains & de ses Compatriotes, ce que l'on peut espérer des Etrangers & de la postérité. Il est bien cruel, bien honteux pour l'esprit humain, que la Littérature soit infectée de ces haines personnelles, de ces cabales, de ces intrigues qui devroient être le partage des esclaves de la fortune. Que gagnent les Auteurs en se déchirant mutuellement ? Ils avilissent une profession qu'il ne tient qu'à eux de rendre respectable. Faut-il que l'art de penser, le plus beau partage des hommes, devienne une source de ridicule ; & que les gens d'esprit rendus souvent par leurs querelles le jouet des fots, soient les bouffons d'un Public dont ils devroient être les Maîtres.

Virgile, Varius, Pollion, Horace, Tibulle, étoient amis ; les monumens de leur amitié subsistent, & apprendront à jamais aux hommes que les esprits supérieurs doivent être unis. Si nous n'atteignons pas à l'excellence de leur génie, ne pouvons-nous au moins avoir leurs vertus ? Ces hommes sur qui l'univers avoit les yeux, qui avoient à se disputer l'admiration de l'Asie,

de l'Afrique, de l'Europe, s'aimoient pourtant & vivoient en frères : & nous qui sommes renfermés sur un si petit théâtre, nous donnons les noms à peine connus dans un coin du monde, passeront bien-tôt comme nos modes, nous nous acharnons les uns contre les autres pour un étalage de réputation, qui hors de notre petit horizon, ne frappe les yeux de personne. Nous sommes dans un tems de disette, nous avons peu, nous nous l'arrachons. Virgile & Horace ne se disputoient rien parce qu'ils étoient dans l'abondance.

On a imprimé un Livre, *de morbis Artificum : de la maladie des Artistes*. La plus incurable est cette jalousie & cette bassesse. Mais ce qu'il y a de deshonorant c'est que l'intérêt a souvent plus de part encore que l'envie à toutes ces petites Brochures satiriques, dont nous sommes inondés. On demandoit il n'y a pas long-tems à un homme qui avoit fait je ne sçai qu'elle mauvaise Brochure, contre son ami & son bien-faiteur, pourquoi il s'étoit emporté à cet excès d'ingratitude. Il répondit froidement : Il faut que je vive.

De quelque source que partent ces outrages, il est sur qu'un homme qui n'est attaqué que dans ses écrits ne doit jamais répondre aux Critiques ; car si elles sont bonnes, il n'a autre chose à faire qu'à se corriger ; & si elles sont mauvaises, elles meurent en naissant. Souvenons-nous de la Fable du Bocalin. Un voyageur,

„dit-il, étoit importuné dans son chemin du
„bruit des Cigales, il s'arrêta pour les tuer ;
„il n'en vint pas à bout, & ne fit que s'écarter
„de son chemin. Il n'avoit qu'à continuer
„paisiblement son voyage ; les Cigales seroient
„mortes d'elles mêmes au bout de huit jours.

Il faut toujours que l'Auteur s'oublie ; mais
l'homme ne doit jamais s'oublier, *se ipsum de-
facere turpissimum est*. On sait que ceux qui
n'ont pas assez d'esprit pour attaquer nos Ou-
vrages, calomnient nos personnes : quelque
honteux qu'il soit de leur répondre, il le seroit
quelque fois d'avantage de ne leur répondre
pas.

Il y a une de ces calomnies répétée dans vingt
Libelles au sujet de la belle édition Anglaise de
la Henriade. Il ne s'agit là que d'un vil intérêt ;
ma conduite prouve assez combien je suis au-
dessus de ces bassesses. Je ne souillerai point
cet écrit d'un détail si avilissant : on trouvera
chez Bauche Libraire, une réponse satisfaisante.
Mais il y a d'autres accusations que l'honneur
oblige à repousser.

On m'a traité dans ces Libelles, d'homme
sans Religion ; & une des belles preuves qu'on
a porté c'est que dans Oedipe, Jocaste dit ces
vers :

Les Prêtres ne sont point ce qu'un vain peuple pense,
Notre crédulité fait toute leur science.

Ceux qui m'ont fait ce reproche, sont aussi raisonnables pour le moins que ceux qui ont imprimé que la Hentriade dans plusieurs endroits *sen toit bien son Semipelagien.*

On renouvelle souvent cette accusation cruelle d'irreligion, parce que c'est le dernier refuge des calomnieurs. Comment leur répondre ? comment s'en consoler, sinon en se souvenant de la foule de ces grands hommes, qui depuis Socrate jusqu'à Descartes ont essuyé ces calomnies atroces ? Je ne ferai ici qu'une seule question : Je demande qui a le plus de religion, ou le calomnieur qui persecute, ou le calomnié qui pardonne.

Ces mêmes Libelles me traitent d'homme envieux de la reputation d'autrui ; je ne connois l'envie que par le mal qu'elle m'a voulu faire. J'ai deffendu à mon esprit d'être satirique, & il est impossible à mon cœur d'être envieux.

J'en appelle à l'Auteur de Radamiste & d'Estre, dont les Ouvrages m'ont inspiré les premiers le désir d'entrer quelque tems dans la même carriere ; ses succès ne m'ont jamais coûté d'autres larmes que celles que l'attendrissement m'arrachoit aux representations de ses pieces, il fait qu'il n'a fait naître en moi que de l'emulation & de l'amitié.

L'Auteur ingénieux & digne de beaucoup de consideration qui vient de travailler sur un sujet à peu près semblable à ma Tragédie, & qui s'est exercé à peindre ce contraste des mœurs

de l'Europe & de celles du nouveau Monde, matiere si favorable à la Poësie, enrichira peut-être le Théâtre de sa Pièce nouvelle. Il verra si je serai le dernier à lui applaudir ; & si un indigne amour-propre ferme mes yeux aux beautés d'un Ouvrage.

J'ose dire avec confiance que je suis plus attaché aux beaux Arts qu'à mes Ecrits : sensible à l'excès dès mon enfance pour tout ce qui porte le caractère de génie, je regarde un grand Poëte, un bon Musicien, un bon Peintre, un Sculpteur habile (s'il a de la probité) comme un homme que je dois cherir, comme un frere que les Arts m'ont donné, les jeunes gens qui voudront s'appliquer aux Lettres, trouveront en moi un ami, plusieurs y ont trouvé un pere. Voilà mes sentimens ; quiconque a vécu avec moi sçait bien que je n'en ai point d'autres.

Je me suis cru obligé de parler ainsi au Public sur moi-même une fois en ma vie. A l'égard de ma Tragédie, je n'en dirai rien. Réfuter des Critiques est un vain amour-propre, confondre la calomnie est un devoir.



PERSONNAGES.

D. GUSMAN, Gouverneur du Perou.

D. ALVARES, Pere de Don Gusman,
ancien Gouverneur.

ZAMORE, Souverain d'une partie du Po-
tosi.

MONTÉZE, Souverain d'une autre partie.

ALZIRE, Fille de Montéze.

SEMIRE,
Suivantes d'Alzire.

CEPHANE,

OFFICIERS Espagnols.

AMERICAINS.

*La Scene est dans la Ville de Los Reyes,
autrement Lima.*



ALZIRE,
O U
LES AMERICAINS,
TRAGEDIE.

~~~~~  
**ACTE PREMIER.**  
~~~~~

SCENE PREMIERE.

D. ALVARE'S, D. GUSMAN.

ALVARE'S.

DU Conseil de Madrid l'autorité suprême,
Pour successeur enfin, me nomme un fils
que j'aime.

Faites régner le Prince, & le Dieu que je sers

Sur la riche moitié d'un nouvel Univers.

Gouvernés cette rive en malheurs trop féconde;

A

Qui produit les trésors & les crimes du monde :
 Je vous remets, mon fils, les honneurs souverains
 Que la vieillesse arrache à mes débiles mains.
 J'ai consumé mon âge au sein de l'Amérique ;
 Je montrai le premier * aux Peuples du Mexique
 L'appareil inouï pour ces mortels nouveaux,
 De nos châteaux allés qui voloient sur les eaux ;
 Des mers de Magellan, jusqu'aux astres de l'Ourse
 ** Cortez, Herman, Pizare ont dirigé ma course ;
 Heureux si j'avois pu, pour fruit de mes travaux,
 En Chrétiens vertueux changer tous ces Héros !
 Mais qui peut arrêter l'abus de la victoire ?
 Leurs cruautés, mon fils, ont obscurci leur gloire,
 Et j'ai pleuré longtems sur ces tristes vainqueurs,
 Que le Ciel fit si grands sans les rendre meilleurs.
 Je touche aux derniers pas de ma longue carrière ;
 Et mes yeux sans regret quitteront la lumière,
 S'ils vous ont vû régir sous d'équitables Loix,
 L'Empire du Potosé, & la Ville des Rois.

G U S M A N.

J'ai conquis avec vous ce sauvage Hémisphère.
 Dans ces climats brûlants, j'ai vaincu sous mon pere.
 Je dois de vous encore apprendre à gouverner,

* Il est très-aisé qu'Alvarés se soit trouvé à ces deux Expéditions, la Conquête du Mexique ayant été commencée en 1517. & celle du Perou en 1525.

** Rien n'est plus connu que les exploits & les barbaries de Ferdinand Cortez & des Pizare.

Et recevoir vos loix plutôt que d'en donner.

A L V A R E. *Son fils.*

Non, non, l'autorité ne veut point de partage:

Consumé de travaux, apesanti par l'âge,

Je suis las du pouvoir: c'est assez si ma voix,

Parle encor au Conseil, & règle vos exploits.

Croyés-moi, les humains, que j'ai trop sçu connaître,

Méritent peu, mon fils, qu'on veuille être leur maître:

Je consacre à mon Dieu, négligé trop longtems,

De ma caducité les restes languissans.

Je ne veux qu'une grâce: elle me sera chère,

Je l'attends comme ami, je la demande en pere.

Mon fils, remettez-moi ces Esclaves obscurs,

Aujourd'hui par votre ordre arrêtés dans nos murs;

Songés que ce grand jour doit être un jour propice,

Marqué par la clémence, & non par la justice.

G U S M A N.

Quend vous priés un fils, Seigneur, vous commandés:

Mais daignés voir au moins ce que vous hazardés.

D'une Ville naissante, encor mal assurée

Au Peuple Américain nous défendons l'entrée:

Empêchons, croyez-moi, que ce Peuple orgueilleux

Au fer qui l'a dompté n'accoûtume ses yeux;

Que meprisant nos loix, & prompt à les enfreindre,

Il n'ose contempler des maîtres qu'il doit craindre.

Il faut toujours qu'il tremble, & n'apprenne à nous voir,

Qu'armés de la vengeance ainsi que du pouvoir.

Aij

L'Américain farouche est un monstre sauvage,
 Qui mord en fremissant le frein de l'esclavage ;
 Soumis au châtement, fier dans l'impunité,
 De la main qui le flatte il se croit redouté.
 Tout pouvoir en un mot périt par l'indulgence,
 Et la sévérité produit l'obéissance.
 Je sçai qu'aux Castillans il suffit de l'honneur ;
 Qu' à servir sans murmure ils mettent leur grandeur :
 Mais le reste du monde, esclaye de la crainte,
 A besoin qu'on l'opprime, & sert avec contrainte.
 Les Dieux même * adorés dans ces climats affreux,
 S'ils ne sont teints de sang, n'obtiennent point de vœux.

A L V A R E' S.

Ah mon fils, que je hais ces rigueurs tyranniques !
 Les pouvés-vous aimer ces forfaits politiques,
 Vous Chrétien, vous choisi pour régner désormais
 Sur des Chrétiens nouveaux, au nom d'un Dieu de paix ?
 Vos yeux ne sont-ils pas assouvis des ravages
 Qui de ce Continent dépeuplent les rivages ?
 Des bords de l'Orient n'étois-je donc venu
 Dans un monde idolâtre, à l'Europe inconnu,
 Que pour voir abhorrer sous ce brûlant Tropicque,
 Et le nom de l'Europe, & le nom Catholique ?
 Ah ! Dieu nous envoyoit, par un plus heureux choix,

* Au Mexique & au Perou on immoloit des hommes à ce qu'on appelloit la Divinité ; & ce qu'il y a de plus horrible, c'est que presque tous les Peuples de la terre ont été coupables de pareils sacrilèges par religion

Pour annoncer son nom, pour faire aimer ses Loix ;
Et nous, de ces climats destructeurs implacables,
Nous, & d'or & de sang toujours insatiables,
Déserteurs de ces Loix qu'il falloit enseigner,
Nous égorgions ce Peuple au lieu de le gagner.
Par nous tout est en sang, par nous tout est en poudre,
Et nous n'avons du Ciel imité que la foudre.
Notre nom, je l'avouë, inspire la terreur :
Les Espagnols sont craints ; mais ils sont en horreur.
Fleaux du nouveau monde, injustes, vains, avarés,
Nous seuls en ces climats, nous sommes les *Barbares*,
L'Américain farouche, en sa simplicité,
Nous égale en courage, & nous passe en bonté.
Hélas ! si comme vous il étoit sanguinaire,
S'il n'avoit des vertus, vous n'auriez plus de pere.
Avez-vous oublié qu'ils m'ont sauvé le jour ?
Avez-vous oublié, que près de ce séjour
Je me vis entouré par ce Peuple en furie,
Rendu cruel enfin par notre barbarie ?
Deux des miens à mes yeux terminèrent leur sort.
J'étois seul, sans secours, & j'attendois la mort ;
Mais à mon nom, mon fils, je vis tomber leurs armes.
Un jeune Américain, les yeux baignés de larmes,
Suivi de tous les siens embrassa mes genoux :
„ Alvarés, me dit-il, Alvarés, est-ce vous ? *
„ Vives : votre vertu nous est trop nécessaire,

* On trouve un pareil trait dans une Relation de la nouvelle Espagne.

„ Vivés, aux malheureux servés longtems de pere.
„ Qu'un peuple de Tyrans, qui veut nous enchaîner,
„ Par cet exemple un jour aprenne à pardonner.
„ Allés; la grandeur d'ame est du moins le partage
„ Du Peuple infortuné qu'ils ont nommé sauvage.
Eh bien, vous gémissiez ! Je sens qu'à ce récit
Votre cœur, malgré vous, s'émeut & s'adoucit.
L'humanité vous parle ainsi que votre pere,
Ah ! si la cruauté vous étoit toujours chere,
De quel front aujourd'hui pourriez-vous vous offrir
Au vertueux, objet qu'il vous faut attendrir,
A la fille des Rois de ces tristes contrées,
Qu'à vos sanglantes mains la fortune a livrées,
Prétendés-vous, mon fils, cimenter ces liens
Par le sang répandu de ses concitoyens ?
Ou bien attendés-vous que ses cris & ses larmes,
De vos sévères mains fassent tomber les armes ?

G U S M A N.

Eh bien, vous l'ordonnés ; je brise leurs liens.
J'y consens. Mais songés qu'il faut qu'ils soient Chré-
tiens ;

Ainsi le veut la Loi. Quitter l'idolatrie
Est un titre en ces lieux pour mériter la vie.
A la Religion gagnons-les à ce prix.
Commandons aux cœurs même, & forçons les esprits.
De la nécessité le pouvoir invincible,
Traîne au pied des Autels un courage inflexible.

Je veux que ces Mortels, esclaves de ma Loi,
Tremblent sous un seul Dieu comme sous un seul Roi.

A L V A R E S.

Ecoutez-moi, mon fils. Plus que vous je désire
Qu'ici la vérité fonde un nouvel Empire ;
Que le Ciel & l'Espagne y soient sans ennemis :
Mais les cœurs opprimés ne sont jamais soumis,
J'en ai gagné plus d'un, je n'ai forcé personne,
Et le vrai Dieu, mon fils, est un Dieu qui pardonne.

G U S M A N.

Je me rends donc, Seigneur, & vous l'avez voulu ;
Vous avez sur un fils un pouvoir absolu.

Oùi, vous amoliriez le cœur le plus farouche ;
L'indulgente vertu parle par votre bouche.

Eh bien, puisque le Ciel voulut vous accorder
Ce don, cet heureux don de tout persuader,
C'est de vous que j'attends le bonheur de ma vie.

Alzire, contre moi par mes feux enhardie,
Se donnant à regret, ne me rend point heureux.

Je l'aime, je l'avouë, & plus que je ne veux ;
Mais enfin je ne puis même en voulant lui plaire,
De mon cœur trop altier, fléchir le caractère ;
Et rampant sous ses loix, esclave d'un coup d'œil,
Par des soumissions caresser son orgueil.

Je ne veux point sur moi lui donner tant d'empire.
Vous seul, vous pouvez tout sur le pere d'Alzire ;

A iij

En un mot parlés-lui pour la dernière fois :
Qu'il commande à sa fille, & force enfin son choix :
Daignés.... mais c'en est trop. Je rougis que mon pere
Pour l'intérêt d'un fils s'abaisse à la priere.

A L V A R E' S.

C'en est fait, j'ai parlé, mon fils, & sans rougir,
Monteze a vû sa fille, il l'aura sçû fléchir.
De sa famille auguste, en ces lieux prisonniere,
Le Ciel a par mes soins consolé la misere.
Pour le vrai Dieu, Monteze a quitté ses faux Dieux ;
Lui-même de sa fille a défilé les yeux,
De tout ce nouveau monde Alzire est le modele ;
Les Peuples incertains fixent leurs yeux sur elle ;
Son cœur aux Castillans vâ donner tous les cœurs,
L'Amérique à genoux adoptera nos mœurs.
La foi doit y jeter ses racines profondes :
Votre hymen est le nœud qui joindra les deux mondes,
Ces féroces humains qui détestent nos Loix,
Voyant entre vos bras la fille de leurs Rois,
Vont d'un esprit moins fier, & d'un cœur plus facile,
Sous votre joug heureux baisser un front docile ;
Et je verrai, mon fils, grace à ces doux liens,
Tous les cœurs déformais Espagnols & Chrétiens.
Monteze vient ici, mon fils, allés m'attendre
Aux Autels, où sa fille avec lui va se rendre,

SCÈNE II.

ALVARE'S, MONTEZE.

ALVARE'S.

EH bien votre Sageſſe, & votre autorité
Ont d'Alzire en effet fléchi la volonté.

MONTEZE,

Pere des malheureux, pardonne ſi ma fille,
Dont Guſman détruiſit l'Empire & la famille,
Semble éprouver encor un reſte de terreur,
Et d'un pas chancelant marche vers ſon vainqueur,
Les nœuds qui vont unir l'Europe & ma patrie
Ont revolté ma fille en ces climats nourrie ;
Mais tous les préjugés s'effacent à ta voix.
Tes mœurs nous ont appris à révéler tes loix.
C'eſt par toi que le Ciel à nous s'eſt fait connoiſtre,
Notre eſprit éclairé te doit ſon nouvel être.
Sous le fer Caſtillan ce monde eſt abattu ;
Il cede à la puifſſance, & nous à la vertu.
De tes Concitoyens la rage impitoyable
Auroit rendu, comme eux, leur Dieu même haïſſable,
Je déteſtai ce Dieu qu'annonça leur fureur,
Je l'aimai dans toi ſeul ; il s'eſt peint dans ton cœur :
Voilà ce qui te donne, & Monteze & ma fille.
Inſtruits par tes vertus nous ſommes ta famille.



~~Sers-luy long-tems de pere, ainsi qu'à nos Etats.~~
 Je la donne à ton fils, je la mets dans ses bras :
 Le Perou, le Potosé, Alzire est sa conquête.
 Va dans ton Temple auguste en ordonner la fête,
 Va ; je croi voir des Cieux les peuples éternels
 Descendre de leur sphaere, & se joindre aux mortels.
 Je répons de ma fille ; elle va reconnaître
 Dans le fier Don Gusman, son Epoux & son Maître.

A L V A R E' Z.

Ah? puis qu'enfin mes mains ont pû former ces nœuds,
 Cher Monteze ! au tombeau, je descends trop heureux.
 Toi qui nous découvris ces immenses contrées,
 Rend du monde aujourd'hui les bornes éclairées,
 Dieu des Chrétiens ! préside à ces vœux solennels,
 Les premiers qu'en ces lieux on forme à tes autels !
 Descend, attire à toi l'Amérique étonnée.
 Adieu, je vais presser cet heureux himenée :
 Adieu, je te devrai le bonheur de mon fils.

S C E N E III.

M O N T E Z E *seul.*

Dieu, destructeur des Dieux que j'avois trop servis !
 Protege de mes ans la fin dure & funeste.
 Tout me fut enlevé, ma fille ici me reste :
 Daigne veiller sur elle, & conduire son cœur,

SCÈNE IV.

MONTEZE, ALZIRE.

MONTEZE.

MA fille, il en est tems, consens à ton bonheur ;
 Ou plutôt, si ta foy, si ton cœur me seconde,
 Par ta félicité fais le bonheur du monde.
 Protege les Vaincus, commande à nos Vainqueurs,
 Eteins entre leurs mains leurs foudres destructeurs.
 Remonte au rang des Rois du sein de la misère.
 Tu dois à ton Etat plier ton caractère.
 Prends un cœur tout nouveau, viens, obéis, suis-moi.
 Et renaiss Espagnole en renonçant à toi.
 Sèche tes pleurs, Alzire, ils outragent ton pere,

ALZIRE.

Tout mon sang est à vous, mais si je vous suis chère
 Voyés mon désespoir, & lisez dans mon cœur.

MONTEZE.

Non, je ne veux plus voir ta honteuse douleur.
 J'ai reçu ta parole, il faut qu'on l'accomplisse.

ALZIRE.

Vous m'avez arraché cet affreux sacrifice ;

Mais quels tems, justes Cieux ! pour engager ma foi,
Voici ce jour horrible où tout périt pour moi,
Où de ce fier Gusman le fer osa détruire
Des Enfans du Soleil le redoutable Empire.
Que ce jour est marqué par des signes affreux !

M O N T E Z E.

Nous seuls rendons les jours heureux ou malheureux.
Quitte un vain préjugé, l'ouvrage de nos Prêtres,
Qu'à nos peuples grossiers ont transmis nos ancêtres.

A L Z I R E.

Au-même jour, hélas ! le vengeur de l'Etat,
Zamoré mon espoir, périt dans le combat,
Zamore mon Amant, choisi pour votre gendre.

M O N T E Z E.

J'ai donné, comme toi, des larmes à sa cendre.
Les morts dans le tombeau n'exigent point ta foi,
Porte, porte aux Autels un cœur maître de soi :
D'un amour insensé pour des cendres éteintes
Commande à ta vertu d'écarter les atteintes,
Tu dois ton ame entière à la loi des Chrétiens,
Dieu t'ordonne par moi de former ces liens,
Il t'appelle aux Autels, il regle ta conduite ;
Entend sa voix.

A L Z I R E.

Mon pere ! où m'avés-vous réduite ?
Je sçais ce qu'est un pere, & quel est son pouvoir.

M'immoler, quand il parle, est mon premier devoir ;
 Et mon obéissance a passé les limites
 Qu'à ce devoir sacré la nature a prescrites.
 Mes yeux n'ont jusqu'ici rien vu que par vos yeux ;
 Mon cœur changé par vous abandonna ses Dieux.
 Je ne regrette point leurs grandeurs terrassées :
 Devant ce Dieu nouveau comme nous abaissées ;
 Mais vous, qui m'affuriés, dans mes troubles cruels,
 Que la paix habitoit au pied de ses Autels,
 Que sa loi, sa morale & consolante & pure,
 De mes sens déolés guériroit la blessure,
 Vous trompiés ma foiblesse ! un trait toujours vain-
 queur
 Dans le sein de ce Dieu vient déchirer mon cœur.
 Il y porte une image à jamais renaissante.
 Zamore vit encore au cœur de son Amante.
 Condamnés s'il le faut, ces justes sentimens.
 Ce feu victorieux de la mort & du temps,
 Cet amour immortel ordonné par vous-même,
 Unissés votre fille au fier Tiran qui m'aime,
 Mon País le demande ; il le faut, J'obéis :
 Mais tremblés, en formant ces nœuds mal assortis,
 Tremblés, vous qui d'un Dieu, m'annoncés la ven-
 geance,
 Vous qui me commandés d'aller en sa présence
 Promettre, à cet Epoux qu'on me donne aujourd'hui,
 Un cœur qui brûle encor pour un autre que lui.

MONTÉZÉ.

Ah ! que dis-tu, ma fille ! épargne ma vieillesse.
 Au nom de la Nature, au nom de ma tendresse,
 Par nos destins affreux, que ta main peut changer,
 Par ce cœur paternel que tu viens d'outrager,
 Ne rends point de mes ans la fin trop douloureuse.
 Ai-je fait un seul pas, que pour te rendre heureuse ?
 Jouis de mes travaux ; mais crains d'empoisonner
 Ce bonheur difficile, où j'ai scû t'amener.
 Ta carrière nouvelle, aujourd'hui commencée,
 Par la main du devoir est à jamais tracée.
 Ce Monde en gémissant, te presse d'y courir.
 Il n'a d'apui que toi, voudras-tu le trahir ?
 Apprend à te dompter.

ALZIRE.

Faut-il apprendre à feindre ?

Quelle science ! hélas !

SCENE V.

GUSMAN, ALZIRE.

GUSMAN.

J'Ai sujet de me plaindre,
 Que l'on oppose encore à mes empressements,
 L'offençante lenteur de ces retardemens,

J'ai suspendu ma loy prête à punir l'audace,
De tous ces Ennemis, dont vous vouliez la grace.
Ils sont en liberté ; mais j'aurois à rougir,
Si ce foible service eut pû vous attendrir.
J'attendois encor moins de mon pouvoir suprême,
Je voulois vous devoir à ma flamme, à vous-même,
Et je ne pensois pas, dans mes vœux satisfaits,
Que ma félicité vous coûtât des regrets.

ALZIRE.

Que puisse seulement la colere celeste
Ne pas rendre ce jour à tous les deux funeste !
Vous voyés quel effroy me trouble & me confond.
Il parle dans mes yeux, il est peint sur mon front.
Tel est mon caractère, & jamais mon visage
N'a de mon cœur encor démenti le langage.
Qui peut se déguiser, pourroit trahir sa foi.
C'est un art de l'Europe ; il n'est pas fait pour moi.

GUSMAN.

Je vois votre franchise, & je sçais que Zamore
Vit dans votre mémoire, & vous est cher encore.
Ce * Cacique obstiné, vaincu dans les Combats,
S'arme encor, contre moi de la nuit du trépas.
Vivant, je l'ai dompté ; mort, doit-il être à craindre ?
Cessés de m'offenser, & cessés de le plaindre.

* Le mot propre est Inca ; mais les Espagnols accoutumés, dans l'Amérique Septentrionale, au titre de Cacique, le donnèrent d'abord à tous les Souverains du nouveau Monde.

Votre devoir, mon nom, mon cœur en sont blessés ;
Et ce cœur est jaloux des pleurs que vous versez.

ALZIRE.

Aiés moins de colere, & moins de jalousie.
Un Rival au tombeau doit causer peu d'envie.
Je l'aimois, je l'avoüe, & tel fut mon devoir.
De ce monde opprimé Zamore étoit l'espoir ;
Sa foy me fut promise, il eut pour moi des charmes,
Il m'aima : Son trepas me coute encor des larmes.
Vous, loin d'oser ici condamner ma douleur,
Jugés de ma constance, & connaissés mon cœur,
Et quittant avec moi cette fierté cruelle,
Mérités, s'il se peut, un cœur aussi fidele.

SCENE VI.

GUSMAN.

SOn orgueil, je l'avoüe, & sa sincérité
Etonne mon courage, & plait à ma fierté.
Allons, ne souffrons pas que cette humeur altière
Coute plus à dompter que l'Amérique entière.
La grossiere Nature, en formant ses appas,
Lui laisse un cœur sauvage, & fait pour ces Climats.
Le devoir fléchira son courage rebelle.
Ici tout m'est soumis, il ne reste plus qu'elle :
Que l'hymen en triomphe, & qu'on ne dise plus
Qu'un Vainqueur & qu'un Maître essuia des refus.

Fin du premier Acte.

ACTE



ACTE II.

SCÈNE I.

ZAMORE, AMÉRICAINS.

ZAMORE.

A Mis, de qui l'audace, aux Mortels peu commune,
 Renaît dans les dangers & croît dans l'infortune,
 Illustres Compagnons de mon funeste sort !
 N'obtiendrons-nous jamais la vengeance ou la mort ?
 Vivrons-nous sans fervir Alzire & la Patrie,
 Sans ôter à Gusman sa détestable vie,
 Sans punir, sans trouver cet insolent vainqueur,
 Sans venger mon Païs qu'a perdu sa fureur ?
 Dieux impuissants, Dieux vains de nos vastes Contrées,
 A des Dieux Ennemis vous les avés livrées,
 Et six cens Espagnols ont détruit sous leurs coups
 Mon Païs, & mon Thrône, & vos Temples, & vous !
 Vous n'avés plus d'Autels, & je n'ai plus d'Empire.
 Nous avons tout perdu, je suis privé d'Alzire.
 J'ai porté mon courroux, ma honte & mes regrets,
 Dans les sables mouvants, dans le fond des forêts,
 De la Zone brulante, & du milieu du Monde,
 L'Astre du jour a vû ma course vagabonde,
 Jusqu'aux lieux où cessant d'éclairer nos Climats

B

* Il ramene l'année, & revient sur ses pas.
 Enfin votre amitié, vos soins, votre vaillance
 A mes vastes désirs ont rendu l'espérance ;
 Et j'ai cru satisfaire, en cet affreux séjour,
 Deux Vertus de mon cœur, la vengeance & l'amour.
 Nous avons rassemblé des Mortels intrépides,
 Eternels ennemis de nos Maîtres avides ;
 Nous les avons laissés dans ces forêts errants,
 Pour observer ces murs bâtis par nos Tirans.
 J'arrive, on nous saisit ; une foule inhumaine,
 Dans des gouffres profonds nous plonge & nous en-
 chaîne.
 De ces lieux infernaux on nous laisse sortir,
 Sans que de notre sort on nous daigne avertir.
 Amis où sommes-nous ? ne pourra-t'on m'instruire
 Qui commande en ces lieux, quel est le fort d'Alzire ?
 Si Monteze est esclave & voit encor le jour,
 S'il traîne ses malheurs en cette horrible Cour ?
 Chers & tristes amis du malheureux Zamore,
 Ne pouvés-vous m'apprendre un destin que j'ignore ?

UN AMERICAIN.

En des lieux differens comme toi mis aux fers,
 Conduits en ce Palais par des chemins divers,
 Etrangers, inconnus, chez ce Peuple farouche,

* L'Astronomie, la Geographie, la Geometrie étoient cultivées au Pérou. On traçoit des Lignes sur des Colonnes pour marquer les Equinoxes & les Solstices.

Nous n'avons rien appris de tout ce qui te touche.
Cacique infortuné, digne d'un meilleur sort,
Du moins, si nos Tirans ont résolu ta mort,
Tes amis, avec toi prêts à cesser de vivre,
Sont dignes de t'aimer, & dignes de te suivre.

Z A M O R E.

Après l'honneur de vaincre, il n'est rien sous les Cieux
De plus grand en effet qu'un trépas glorieux.
Mais mourir dans l'opprobre & dans l'ignominie,
Mais laisser en mourant des fers à sa Patrie,
Périr sans se vanger, expirer par les mains
De ces brigans d'Europe & de ces assassins,
Qui de sang enivrés, de nos trésors avides,
De ce monde usurpé désolateurs perfides,
Ont osé me livrer à des tourmens honteux,
Pour m'arracher des biens plus méprisables qu'eux ;
Entraîner au tombeau des citoyens qu'on aime,
Laisser à ces Tirans la moitié de soi-même,
Abandonner Alzire à leur lâche fureur,
Cette mort est affreuse, & fait frémir d'horreur.



SCÈNE II.

ALVARE'S, ZAMORE. *Suite.*

ALVARE'S.

Soyés libres, vivés.

ZAMORE.

Ciel ! que viens-je d'entendre ?
Quelle est cette vertu que je ne puis comprendre !
Quel Vieillard, ou quel Dieu vient ici m'étonner !
Tu parois Espagnol, & tu sçais pardonner !
Es-tu Roi ? cette Ville est-elle en ta puissance ?

ALVARE'S.

Non ; mais j'y puis au moins protéger l'innocence.

ZAMORE.

Quel est donc ton destin, Vieillard trop généreux :

ALVARE'S.

Celui de secourir les mortels malheureux.

ZAMORE.

Eh ! qui peut t'inspirer cette auguste clémence ?

ALVARE'S.

Dieu, ma Religion, & la reconnoissance.

ZAMORE.

Dieu, ta Religion ! quoi ces Tirans cruels,
Monstres déshonorés dans le sang des Mortels,
Qui dépeuplent la terre, & dont la barbarie
En vaste solitude a changé ma patrie,
Dont l'infame avarice est la suprême loi,
Mon pere ! ils n'ont donc pas le même Dieu que toi ?

ALVAREZ.

Ils ont le même Dieu, mon fils, mais ils l'outragent.
Nés sous la loi des Saints, dans le crime ils s'engagent.
Ils ont tous abusé de leur nouveau pouvoir.
Tu connois leurs forfaits ; mais connois mon devoir.
Le Soleil par deux fois a d'un Tropicque a l'autre
Eclairé dans sa marche & ce monde & le nôtre,
Depuis que l'un des tiens, par un noble secours,
Maître de mon destin, daigna sauver mes jours.
Mon cœur dès ce moment partagea vos miseres.
Tous vos concitoyens sont devenus mes freres,
Et je mourrois heureux si je pouvois trouver
Ce Héros inconnu qui m'a pû conserver.

ZAMORE.

A ses traits, à son âge, à sa vertu suprême,
C'est lui ; n'en doutons point, c'est Alvarès lui-même.
Pourrois-tu parmi nous reconnaître le bras,
A qui le Ciel permit d'empêcher ton trépas ?

A L V A R E ' S.

Que me dit-il ? Approche. O Ciel ! ô Providence !
C'est lui, voilà l'objet de ma reconnaissance.
Mes yeux, mes tristes yeux affoiblis par les ans,
Hélas ! avés-vous pû le chercher si longtems ?

En l'embrassant,

Mon bienfaïteur ! mon fils ! parle, que dois-je faire ?
Daigne habiter ces lieux, & je t'y fers de pere.
La mort a respecté ces jours que je te doi,
Pour me donner le tems de m'acquitter vers toi,

Z A M O R E.

Mon pere, ah ! si jamais ta Nation cruelle
Avoit de tes vertus montré quelque étincelle,
Croi moi, cet Univers aujourd'hui désolé,
Au-devant de leur joug sans peine auroit volé.
Mais autant que ton ame est bienfaisante & pure,
Autant leur cruauté fait frémir la Nature,
Et j'aime mieux périr que de vivre avec eux.
Tout ce que j'ose attendre, & tout ce que je veux,
C'est de sçavoir au moins si leur main sanguinaire,
Du malheureux Monteze a fini la misere,
Si le pere d'Alzire.... hélas ! tu vois les pleurs,
Qu'un souvenir trop cher arrache à mes douleurs.

A L V A R E ' S.

Ne cache point tes pleurs, cesse de t'en défendre,

C'est de l'humanité la marque la plus tendre.
 Malheur aux cœurs ingrats & nés pour les forfaits
 Que les douleurs d'autrui n'ont attendri jamais.
 Apren que ton ami, plein de gloire & d'années,
 Coule ici près de moi ses douces destinées.

ZAMORE.

Le verrai-je ?

ALVARE'S.

Oùï, croi-moi ; puisse-t'il aujourd'hui
 T'engager à penser, à vivre comme lui.

ZAMORE.

Quoi Montez,.... dis-tu ?

ALVARE'S.

Je veux que de sa bouche
 Tu sois instruit ici de tout ce qui le touche,
 Du fort qui nous unit ; de ces heureux liens,
 Qui vont joindre mon peuple à tes concitoyens.
 Je vais dire à mon fils, dans l'excès de ma joie,
 Ce bonheur inouï que le Ciel nous envoie.
 Je te quitte un moment, mais c'est pour te servir,
 Et pour ferrer les nœuds qui vont tous nous unir.

S C E N E III.

ZAMORE, AMERICAINS.

ZAMORE.

DEs Cieux enfin sur moi la bonté se déclare,
Je trouve un homme juste en ce séjour barbare.
Alvarès est un Dieu, qui parmi ces pervers
Descend pour adoucir les mœurs de l'Univers.
Il a, dit-il, un fils. Ce fils fera mon frere.
Qu'il soit digne, s'il peut, d'un si vertueux pere.
O jour ! ô doux espoir à mon cœur éperdu !
Monteze ! après trois ans, tu vas m'être rendu ;
Alzire, chere Alzire, ô toi que j'ai servie,
Toi pour qui j'ai tout fait, toi l'ame de ma vie,
Serois-tu dans ces lieux ! hélas ! me gardes-tu
Cette fidélité, la première vertu ?
Un cœur infortuné n'est point sans défiance...
Mais quel autre Vieillard à mes regards s'avance ?

S C E N E IV.

MONTEZE, ZAMORE, AMERICAINS.

ZAMORE.

CHer Monteze, est-ce toi que j'ai dans mes bras ?
Revois ton cher Zamore, échappé du trépas,
Qui du sein du tombeau renaît pour te défendre,
Revois ton tendre ami, ton allié, ton gendre,

Alzire est-elle ici ? parle, quel est son sort ?

Ache de me rendre ou la vie ou la mort,

MONTÉZE,

Cacique malheureux ! sur le bruit de ta perte,

Aux plus tendres regrets notre ame étoit ouverte.

Nous te redemandions à nos cruels destins,

Autour d'un vain tombeau que t'ont dressé nos mains.

Tu vis ; puisse le Ciel te rendre un sort tranquille !

Puissent tous nos malheurs finir dans cet azile !

Zamore ! ah ! quel dessein t'a conduit en ces lieux ?

ZAMORE.

La soif de te vanger, toi, ta fille, & mes Dieux.

MONTÉZE.

Que dis-tu ?

ZAMORE.

Souviens-toi du jour épouvantable,

Où ce fier Espagnol, terrible, invulnérable,

Renversa, détruisit jusqu'en leurs fondemens

Ces murs que du Soleil ont bâti les enfans.*

Gusman étoit son nom. Le destin qui m'opprime

Ne m'a prît rien de lui que son nom & son crime.

Ce nom, mon cher Montéze, à mon cœur si fatal,

* Les Péruviens, qui avoient leurs fables comme les Peuples de notre Continent, croyoient que leur premier Inca qui bâtit Cusco, étoit fils du Soleil.

Du pillage & du meurtre étoit l'affreux signal.
 A ce nom de mes bras on m'arracha ta fille,
 Dans un vil esclavage on traîna ta famille,
 On démolit ce temple & ces autels chéris,
 Où nos Dieux m'attendoient pour me nommer ton fils;
 On me traîna vers lui. Dirai-je à quel supplice,
 A quels maux me livra sa barbare avarice,
 Pour m'arracher ces biens par lui déshés,
 Idoles de son Peuple, & que je foule aux pieds ?
 Je fus laissé mourant au milieu des tortures.
 Le tems ne peut jamais affoiblir les injures.
 Je viens, après trois ans, d'assembler des amis,
 Dans leur commune haine avec nous affermis :
 Ils font dans nos forêts, & leur foule héroïque
 Vient périr sous ces murs, ou vanger l'Amérique.

M O N T E Z E.

Je te plains. Mais hélas ! où vas tu t'emporter ?
 Ne cherche point la mort qui vouloit t'éviter.
 Que peuvent tes amis & leurs armes fragiles,
 Des habitans des eaux dépouilles inutiles,
 Ces marbres impuissans en sabres façonnés,
 Ces Soldats presque nuds & mal disciplinés,
 Contre ces fiers géants, ces Tirans de la terre,
 De fer étincelans, armés de leur tonnerre,
 Qui s'élancent sur nous, aussi prompts que les vents
 Sur des monstres guerriers, pour eux obéissans ?
 L'Univers a cédé . . . cédon, mon cher Zamore.

Z A M O R E.

Moi fléchir ! moi ramper, lorsque je vis encore !
 Ah ! Montezé, croi-moi ; ces foudres, ces éclairs,
 Ce fer dont nos Tirans sont armés & couverts,
 Ces rapides courriers qui sous eux font la guerre,
 Pouvoient à leur abord épouvanter la Terre :
 Je le vois d'un œil fixe, & leur ose insulter.
 Pour les vaincre, il suffit de ne ri en redouter.
 Leur nouveauté, qui seule a fait ce monde esclave,
 Subjuge qui la craint, & cede à qui la brave . . .
 L'or, ce poison brillant qui naît dans nos climats,
 Attire ici l'Europe, & ne nous défend pas.
 Le fer manque à nos mains ; les Cieux, pour nous avares,
 Ont fait ce don funeste à des mains plus barbares ;
 Mais pour vanger enfin nos Peuples abatus,
 Le Ciel, au lieu de fer, nous donna des vertus.
 Je combats pour Alzire, & je vaincrai pour elle.

M O N T E Z É,

Le Ciel est contre toi : calme un frivole zele.
 Les tems sont trop changés,

Z A M O R E.

Que peux tu dire, hélas !
 Les tems sont-ils changés, si ton cœur ne l'est pas ?
 Si ta fille est fidelle à ses vœux, à sa gloire,
 Si Zamore est présent encor à sa mémoire ?

Tu détournes les yeux ; tu pleures, tu gémis !

MONTÉZE.

Zamore infortuné !

ZAMORE.

Ne suis-je plus ton fils ?
Nos Tirans ont flétri ton ame magnanime.
Sur le bord de la tombe ils t'ont appris le crime.

MONTÉZE.

Je ne suis point coupable, & tous ces conquérans,
Ainsi que tu le crois, ne sont point des Tirans.
Il en est que le Ciel guida dans cet Empire,
* Moins pour nous conquérir qu'afin de nous instruire ;
Qui nous ont apporté de nouvelles vertus,
Des secrets immortels, & des arts inconnus,
La science de l'homme, un grand exemple à suivre ;
Enfin l'art d'être heureux, de penser, & de vivre.

ZAMORE.

Que dis-tu ! quelle horreur ta bouche ose avouer ?
Alzire est leur esclave ; & tu peux les louer !

* On voit que Montéze, persuadé, comme il l'est, ne fait point une lâcheté en refusant sa fille à Zamore : Il doit trop aimer sa Religion & sa fille, pour la céder à un Idolâtre qui ne pourroit la défendre.

MONTÉZE.

Elle n'est point esclave.

ZAMORE.

Ah ! Montéze, ah ! mon pere,
Pardonne à mes malheurs, pardonne à ma colere !
Songe qu'elle est a moi par des nœuds éternels.
Oui, tu me l'as promise aux pieds des Immortels.
Ils ont reçu sa foi, son cœur n'est point parjure.

MONTÉZE.

N'atteste point ces Dieux enfans de l'imposture,
Ces fantômes affreux, que je ne connais plus,
Sous le Dieu que j'adore ils sont tous-abatus.

ZAMORE.

Quoi ? ta Religion ? quoi, la Loi de nos peres !

MONTÉZE.

J'ai connu son néant, j'ai quitté ses chimeres ;
Puisse le Dieu des Dieux, dans ce monde ignoré,
Manifester son Etre à ton cœur éclairé,
Puisse-tu mieux connaître, ô ! malheureux Zamore,
Les vertus de l'Europe, & le Dieu qu'elle adore !

ZAMORE.

Quelles vertus ! Cruel ! les Tirans de ces lieux

T'ont fait esclave en tout, t'ont arraché tes Dieux.
 Tu les a donc trahis, pour trahir ta promesse ?
 Alzire a-t-elle encore imité ta foiblesse ?
 Garde toi...

M O N T E Z E.

Và mon cœur ne se reproche rien.
 Je dois bénir mon sort, & pleurer sur le tien.

Z A M O R E.

Si tu trahis ta foi, tu dois pleurer sans doute.
 Pren pitié des tourmens que ton crime me coute ;
 Pren pitié de ce cœur enivré tour à tour
 De zele pour mes Dieux, de vengeance & d'amour.
 Je cherche ici Gusman, j'y vole pour Alzire,
 Vien, conduis-moi vers elle, & qu'à ses pieds j'expire.
 Ne me dérobe point le bonheur de la voir,
 Crain de porter Zamore au dernier désespoir,
 Repren un cœur humain, que ta vertu bannie...

SCENE V.

MONTEZE, ZAMORE. *Suite.*

UN GARDE, à Monteze.

S Eigneur on vous attend pour la cérémonie,

M O N T E Z E.

Je vous fûis.

ZAMORE.

Ah ! cruel, je ne te quitte pas.

• Quelle est donc cette pompe, où s'adressent tes pas ?
Monteze....

MONTÉZE.

Adieu, croi-moi, fui de ce lieu funeste.

ZAMORE.

Dût m'accabler ici la colere celeste
Je te suivrai.

MONTÉZE.

Pardonne à mes soins Paternels.

Aux Gardes.

Gardes empêchés-les de me suivre aux autels.
Ces Payens, élevés dans des loix étrangères,
Pourroient de nos Chrétiens profaner les mysteres:
Il ne m'appartient pas de vous donner des loix,
Mais Gusman vous l'ordonne & parle par ma voix.



S C E N E VI.

Z A M O R E, A M E R I C A I N S.

Z A M O R E.

QU'ai-je entendu, Gusman ! O trahison ! O rage !
O comble des forfaits ! lâche & dernier outrage !
Il serviroit Gusman ? l'ai-je bien entendu !
Dans l'Univers entier n'est-il plus de vertu !
Alzire, Alzire aussi sera-t'elle coupable ?
Aura-t'elle succé ce poison détestable
Aporté parmi nous par ces persécuteurs,
Qui poursuivent nos jours & corrompent nos mœurs ?
Gusman est donc ici ? que résoudre & que faire ?

U N A M E R I C A I N.

J'ose ici te donner un conseil salutaire.
Celui qui t'a sauvé, ce Vieillard vertueux,
Bientôt avec son fils va paraître à tes yeux.
Aux portes de la Ville obtien qu'on nous conduise.
Sortons, allons tenter notre illustre entreprise :
Allons tout préparer contre nos Ennemis,
Et sur tout n'épargnons qu'Alvarès & son Fils.
J'ai vû de ces remparts l'étrangere structure,
Cet Art nouveau pour nous, vainqueur de la Nature.

Ces

Ces angles, ces fossés, ces hardis boulevards,
 Ces Tonnerres d'airain grondant sur les remparts,
 Ces pièges de la guerre, où la mort se présente,
 Tout étonnants qu'ils sont, n'ont rien qui m'épouvante.
 Hélas ! nos Citoyens enchaînés en ces lieux,
 Servent à cimenter cet azile odieux ;
 Ils dressent d'une main dans les fers avilie,
 Ce Siège de l'orgueil & de la tyrannie.
 Mais, croi-moi ; dans l'instant qu'ils verront leurs
 vangeurs,

Leurs mains vont se lever sur leurs persécuteurs ;
 Eux-même ils détruiront cet effroyable ouvrage,
 Instrument de leur honte & de leur esclavage :
 Nos Soldats, nos Amis, dans ces fosses sanglantes
 Vont te faire un chemin sur leurs corps expirants.
 Partons, & revenons, sur ces coupables têtes,
 Tourner ces traits de feu, ce fer & ces tempêtes,
 Ce salpêtre enflammé, qui d'abord à nos yeux
 Parut un feu sacré, lancé des mains des Dieux.
 Connaissions, renversons cette horrible puissance,
 Que l'orgueil trop long-tems fonda sur l'ignorance.

Z A M O R E.

Illustres malheureux ! que j'aime à voir vos cœurs
 Embrasser mes desseins, & sentir mes fureurs !
 Puisse nous de Gusman punir la barbarie !
 Que son sang satisfasse au sang de ma Patrie.

C

Triste Divinité des mortels offensés,
Vengeance ! arme nos mains, Qu'il meure, & c'est assés,
Qu'il meure... mais hélas ! plus malheureux que braves,

Nous parlons de punir & nous sommes Esclaves,
De notre sort affreux le joug s'appesantit.

Alvarès disparoît, Monteze nous trahit,
Ce que j'aime est peut-être en des mains que j'abhorre :
Je n'ai d'autre douceur que d'en douter encore.

Mes amis, quels accens remplissent ce séjour ?

Ces flambeaux allumés ont redoublé le jour !

J'entens l'airain tonnant de ce peuple barbare :

Quelle fête, ou quel crime, est-ce donc qu'il prépare ?

Voyons si de ces lieux on peut au moins sortir ;

Si je puis vous sauver, ou s'il nous faut périr.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCÈNE I.

ALZIRE *seul.*

M Anes de mon Amant ! j'ai donc trahi ma foi.
C'en est fait, & Gusman regne à jamais sur
moi.

L'Océan qui s'élève entre nos Hemispheres,
A donc mis entre nous d'impuissantes barrières.
Je suis à lui ! L'autel a donc reçu nos vœux,
Et déjà nos sermens sont écrits dans les Cieux.
O ! Toi qui me poursuis, Ombre chère & sanglante,
A mes sens défolés, Ombre à jamais présente,
Cher Amant ! si mes pleurs, mon trouble, mes re-
mords,

Peuvent percer ta tombe, & passer chez les Morts ;
Si le pouvoir d'un Dieu fait survivre à sa cendre
Cet esprit d'un Heros ce cœur fidele & tendre ;
Cette ame qui m'aima jusqu'au dernier soupir,
Pardonne à cet himen où j'ai pû consentir.
Il falloit m'immoler aux volontés d'un Pere,
Au bien de mes Sujets, dont je me sens la Mere,

A tant de malheureux, aux larmes des vaincus,
Au sein de l'Univers, hélas ! où tu n'es plus.
Zamore, laisse en paix mon ame déchirée
Suivre l'affreux devoir où les Cieux m'ont livrée :
Souffre un joug imposé par la nécessité ;
Permits ces nœuds cruels, ils m'ont assés couté.

S C E N E II.

ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

EH bien ! veut-on toujours ravir à ma présence,
Les Habitans des lieux si chers à mon enfance ?
Ne puis-je voir enfin ces Captifs malheureux,
Et goûter la douceur de pleurer avec eux ?

EMIRE.

Ah ! plutôt de Gusman redoutés la furie,
Craignés pour ces Captifs, tremblés par la Patrie.
On nous menace, on dit qu'à notre Nation
Ce jour fera le jour de la destruction.
On déploie aujourd'hui l'étendart de la guerre,
On allume ces feux enfermés sous la terre ;
On assembloit déjà le sanglant Tribunal,
Montezc est appelé dans ce Conseil fatal.

C'est tout ce que j'ai sçu.

ALZIRE.

Ciel ! qui m'avés trompée,
De quel étonnement je demeure frappée !
Quoi ! presque entre mes bras, & du pied de l'autel,
Gusman contre les miens leve son bras cruel !
Quoi ? J'ai fait le serment du malheur de ma vie !
Serment ! qui pour jamais m'avés assujettie..
Himen, cruel Himen ! sous quel astre odieux !
Mon pere a-t'il formé tes redoutables nœuds.



SCENE V.

ALZIRE, EMIRE, CEPHANE.

CEPHANE.

M Adame, un des Captifs, qui dans cette journée
N'ont dû leur liberté qu'à ce grand Himenée,
A vos pieds en secret demande à se jeter.

ALZIRE.

Ah ! qu'avec assurance il peut se présenter !
Sur lui, sur ses amis, mon ame est attendrie.
Ils sont chers à mes yeux, j'aime en eux la Patrie.
Mais quoi ? faut-il qu'un seul demande à me parler ?

C E P H A N E.

Il a quelques secrets, qu'il veut vous révéler.
C'est ce même Guerrier, dont la main tutelaire
De Gusman votre époux sauva, dit-on, le Pere.

E M I R E.

Il vous cherchoit, Madame, & Monteze en ces lieux
Par des ordres secrets le cachoit à vos yeux.
Dans un sombre chagrin son ame enveloppée,
Sembloit d'un grand dessein profondément frappée.

C E P H A N E.

On lisoit sur son front le trouble & les douleurs:
Il vous nommoit, Madame, & répandoit des pleurs:
Et l'on connoît assés par ses plaintes secretes,
Qu'il ignore, & le rang & l'éclat où vous êtes.

A L Z I R E.

Quel éclat, cher Emire, & quel indigne rang!
Ce Heros malheureux, peut-être est de mon sang.
De ma famille au moins il a vû la puissance;
Sans doute de Zamore il avoit connaissance.
Qui sçait, si de sa perte il ne fût pas témoin?
Il vient pour m'en parler: ah! quel funeste soin,
Sa voix redoublera les tourmens que j'endure,

Il va percer mon cœur & r'ouvrir ma blessure,
 Mais n'importe, qu'il vienne. Un mouvement confus
 S'empare malgré moi de mes sens éperdus.
 Hélas ! dans ce Palais arrosé de mes larmes,
 Je n'ai pas encor eu de moment sans allarmes.

SCÈNE IV.

ALZIRE, ZAMORE, EMIRE.

ZAMORE.

M' Est-elle enfin rendue ? Est-ce elle que je vois ?

ALZIRE.

Ciel ! tels étoient ses traits, sa démarche, sa voix.

Elle tombe entre les mains de sa confidente.

Zamore.... Je succombe ; à peine je respire.

ZAMORE.

Reconnoi ton amant.

ALZIRE.

Zamore aux pieds d'Alzire !

Est-ce une illusion ?

ZAMORE.

Non, je révis pour toi.
 Je réclame à tes pieds tes sermens & ta foi.
 O moitié de moi-même ! Idole de mon ame !
 Toi, qu'un amour si tendre assuroit à ma flamme,
 Qu'as tu fait des saints nœuds qui nous ont enchaînés ?

ALZIRE.

O jours ! O doux momens d'horreur empoisonnés
 Cher & fatal objet de douleur & de joie,
 Ah ! Zamore, en quel tems faut-il que je te voie ?
 Chaque mot dans mon cœur enfonce le poignard.

ZAMORE.

Tu gémis & me vois.

ALZIRE.

Je t'ai revu trop tard.

ZAMORE.

Le bruit de mon trépas a dû remplir le monde.
 J'ai traîné loin de toi ma course vagabonde,
 Depuis que ces Brigands, t'arrachant à mes bras,
 M'enlevèrent mes Dieux, mon trône, & tes appas.
 Sçais-tu que ce Gulman, ce destructeur sauvage,
 Par des tourmens sans nombre éprouva mon courage ?

Sçais-tu que ton amant, à ton lié destinée,
 Chère Alzire, aux bourreaux se vit abandonné ?
 Tu frémis. Tu ressens le courroux qui m'enflamme.
 L'horreur de cette injure a passé dans ton ame.
 Un Dieu sans doute, un Dieu, qui préside à l'amour,
 Dans le sein du trépas me conserva le jour.
 Tu n'as point démenti ce grand Dieu qui me guide ;
 Tu n'es point devenue Espagnole & perfide.
 On dit que ce Gusman respire dans ces lieux ;
 Je venois t'arracher à ce monstre odieux.
 Tu m'aimes : vangeons-nous ; livre-moi ma victime.

ALZIRE.

Oui, tu dois te venger, tu dois punir le crime,
 Frappe.

ZAMORE.

Que me dis-tu ? Quoi, tes vœux ! Quoi, ta foi ?

ALZIRE.

Frappe, je suis indigne, & du jour, & de toi.

ZAMORE.

Ah Montezé ! ah ! cruel, mon cœur n'a pu te croire.

ALZIRE.

A-t'il osé t'apprendre une action si noire ?

Sçais-tu pour quel époux j'ai pu t'abandonner ?

ZAMORE.

Non, mais parle : aujourd'hui rien ne peut m'étonner !

ALZIRE.

Eh bien. Voi l'abîme où le sort nous engage !

Voi le comble du crime, ainsi que de l'outrage.

ZAMORE.

Alzire !

ALZIRE.

Ce Gusman . . .

ZAMORE.

Grand Dieu !

ALZIRE.

ton assassin,

Vient en ce même instant de recevoir ma main.

ZAMORE.

Lui !

ALZIRE.

Môn Pere, Alvares, ont trompé ma jeunesse.

Ils ont à cet himen entraîné ma foi blessée.

Ta criminelle amante, aux autels des Chrétiens,

Vient, presque sous tes yeux, de former ces liens.

J'ai trahi mon amant, les Dieux & ma Patrie :
Au nom de tous les trois arrache moi la vie.
Voilà mon cœur, il vole au devant de tes coups.

Z A M O R E.

Alzire, est-il bien vrai ? Gusman est ton époux !

A L Z I R E.

Je pourrois t'alléguer pour affoiblir mon crime,
De mon pere sur moi le pouvoir légitime,
L'erreur où nous étions, mes regrets, mes combats,
Les pleurs que j'ai trois ans donnés à ton trépas ;
Qu'à la foi des Chrétiens si je suis engagée,
Sous ce culte divin mon devoir m'a rangée ;
Que je t'aimai toujours ; que mon cœur éperdu,
A détesté des Dieux qui t'ont mal défendu :
Mais je ne cherche point, je ne veux point d'excuse.
Il n'en est point pour moi, lorsque l'amour m'accuse.
Tu vis, il me suffit. Je t'ai manqué de foi ;
Tranche mes jours affreux, qui ne sont plus pour toi.
Quoi ! tu ne me vois point d'un œil impitoyable ?

Z A M O R E.

Non, si je suis aimé, non, tu n'es point coupable.
Puis-je encor me flater de regner dans ton cœur ?

A L Z I R E.

Quand Monteze, Alvarès, peut-être un Dieu vangeur,

Nos Chrétiens, ma foiblesse, au temple m'ont conduite,

Sure de ton trépas, à cet Himen réduite,

Enchaînée à Gusman par des nœuds éternels,

J'adorois ta mémoire au pied de nos autels.

Nos Peuples, nos Tirans, tous ont sçu que je t'aime.

Je l'ai dit à la Terre, au Ciel, à Gusman même,

Et dans l'affreux moment, Zamore, où je te vois,

Je te le dis encor pour la dernière fois.

Z A M O R E.

Pour la dernière fois Zamore t'auoit vuë?

Tu me ferois ravie aussi-tôt que rendue!

Ah! si l'amour encor te parloit aujourd'hui. . . .

A L Z I R E.

O Ciel! c'est Gusman même, & son pere avec lui.



SCÈNE V.

ALVARE'S, GUSMAN, ZAMORE,
ALZIRE, *suite.*

ALVARE'S. *à son Fils.*

TU vois mon bienfaicteur, il est auprès d'Alzire.
à Zamore.

O toi ! jeune Heros, toi par qui je respire,
Vien, ajoute à ma joye en cet auguste jour.
Vien avec mon cher fils partager mon amour.

ZAMORE.

Qu'entens-je ? lui, Gusman ? lui, ton fils, ce barbare ?

ALZIRE.

Ciel ! détourne les coups que ce moment prépare.

ALVARE'S.

Dans quel étonnement

ZAMORE.

Quoi ! le Ciel a permis,
Que ce vertueux pere eût cet indigne fils ?

G U S M A N à *Zamore.*

Esclave, d'où te vient cette aveugle furie ?
Sçais-tu bien qui je suis ?

Z A M O R E.

Horreur de ma patrie !
Parmi les malheureux que ton pouvoir a faits,
Connois-tu bien Zamore ? & vois-tu tes forfaits ?

G U S M A N.

Toi ?

A L V A R E ' S .

Zamore !

Z A M O R E.

Oùi, lui-même, à qui ta barbarie
Voulut ôter l'honneur, & crut ôter la vie ;
Lui que tu fis languir dans des toutmens honteux,
Lui dont l'aspect ici te fait baïsser les yeux.
Ravisseur de nos biens, Tiran de notre Empire,
Tu viens de m'arracher le seul bien où j'aspire,
Acheve, & de ce fer, *Trésor* de tes climats,
Prévien mon bras vangeur, & prévien ton trépas.
La main, la même main qui t'a rendu ton pere,
Dans ton sang odieux pourroit vanger la terre : *

* *Pere* doit rimer avec *terre*, parce qu'on les prononce tous deux de même. C'est aux oreilles & non pas aux yeux qu'il faut rimer. Cela est si vrai, que le mot *Paon* n'a jamais rimé avec *Phaon*, quoi-

Et j'aurois les Mortels & les Dieux pour amis,
En révéran't le pere & punissant le fils.

ALVARE'S à *Gusman*.

De ce discours, ô ! Ciel, que je me sens confondre !
Vous-sentes-vous coupable, & pouvés-vous répondre ?

G U S M A N.

Répondre à ce rébelle & daigner m'avilir,
Jusqu'à le réfuter, quand je le dois punir ?
Son juste châ'timent, que lui-même il prononce,
Sans mon respect pour vous, eût été ma réponse.

à *Alzire*.

Madame, votre cœur doit vous instruire assés,
A quel point en secret ici vous m'offensés ;
Vous, qui, sinon pour moi, du moins pour votre gloire,
Deviés de cet esclave étouffer la mémoire :
Vous, dont les pleurs encor outragent votre epoux,
Vous, que j'aimois assés pour en être jaloux.

A L Z I R E.

à *Gusman*. à *Alvarès*.

Cruel ! & vous, Seigneur ! mon protecteur son pere,
à *Zamore*.

Toi ! jadis mon espoir en un tems plus prospere,
Voyes le joug horrible où mon sort est lié,

que l'ortographe soit la même ; & ce mot *encore* rime très-bien
avec *abborre*, quoiqu'il n'y ait qu'un R. à l'un, & qu'il y ait deux
RR. à l'autre. La Poésie est faite pour l'oreille : un usage con-
traire ne seroit qu'une pédanterie ridicule.

Et frémissés tous trois d'horreur & de pitié.

en montrant Zamore.

Voici l'amant, l'époux que me choisit mon pere,

Avant que je connusse un nouvel hémisphere,

Avant que de l'Europe on nous portât des fers.

Le bruit de son trépas perdit cet Univers.

Je vis tomber l'Empire où régnoient mes ancêtres,

Tout changea sur la terre, & je connus des maîtres.

Mon pere infortuné, plein d'ennuis & de jours,

Au Dieu que vous servés eut à la fin recours.

C'est ce Dieu des Chrétiens, que devant vous j'atteste.

Ses Autels sont témoins de mon Hymen funeste.

C'est aux pieds de ce Dieu, qu'un horrible serment

Me donne au meurtrier qui m'ôta mon amant.

Je connois mal peut-être une loi si nouvelle ;

Mais j'en crois ma vertu, qui parle aussi haut qu'elle.

Zamore, tu m'es cher ; je t'aime, je le doi :

Mais après mes sermens je ne puis être à toi.

Toi, Gusman, dont je suis l'épouse & la victime,

Je ne suis point à toi, cruel, après ton crime.

Qui des deux osera se vanger aujourd'hui ?

Qui percera ce cœur que l'on arrache à lui ?

Toujours infortunée, & toujours criminelle,

Perfide envers Zamore, à Gusman infidelle,

Qui me délivrera, par un trépas heureux,

De la nécessité de vous trahir tous deux ?

Gusman, du sang des miens, ta main déjà rougie,

Frémira

Frémira moins qu'un autre à m'arracher la vie.
De l'hymen, de l'amour, il faut vanger les droits.
Punis une coupable, & fois juste une fois.

G U S M A N.

Ainsi vous abusés d'un reste d'indulgence,
Que ma bonté trahie oppose à votre offense ;
Mais vous le demandés, & je vais vous punir ;
Votre supplice est prêt, mon rival va périr.
Hola, Soldats.

A L Z I R E.

Cruel !

À L V A R E ' S.

Mon fils, qu'al'és-vous faire?
Respectés ses bienfaits, respectés sa misere.
Quel est l'état horrible, ô Ciel, où je me vois !
L'un tient de moi la vie, à l'autre je la dois !
Ah mes fils ! de ce nom ressentés la tendresse,
D'un Pere infortuné regardés la vieillesse,
Et du moins ?



SCENE VI.

ALVARE'S, GUSMAN, ALZIRE,
DOM ALONZE, *Officier Espagnol.*

ALONZE.

Paraissés, Seigneur, & commandés;
D'armes & d'ennemis ces champs sont inondés :
Ils marchent vers ces murs, & le nom de Zamore
Est le cri menaçant qui les rassemble encore.
Ce nom sacré pour eux se mêle dans les airs,
A ce bruit belliqueux des barbares concerts.
Sous leurs boucliers d'or les campagnes mugissent,
De leurs cris redoublés les échos retentissent,
En bataillons serrés ils mesurent leurs pas,
Dans un ordre nouveau qu'ils ne connoissoient pas ;
Et ce Peuple autrefois, vil fardeau de la terre,
Semble apprendre de nous le grand art de la guerre.

GUSMAN.

Allons, à leurs regards il faut donc se montrer.
Dans la poudre à l'instant vous les verrés rentrer.
Héros de la Castille, Enfans de la Victoire,
Ce monde est fait pour vous, vous l'êtes pour la gloire,
Eux pour porter vos fers, vous craindre & vous servir,

ZAMORE.

Mortel égal à moi, nous faits pour obéir :

GUSMAN.

Qu'on l'entraîne.

ZAMORE.

Oses-tu ? Tiran de l'innocence,
Oses-tu me punir d'une juste défense ?

Aux Espagnols qui l'entourent.

Etes-vous donc des Dieux qu'on ne puisse attaquer !
Et teints de notre sang, faut-il vous invoquer ?

GUSMAN.

Obéïssés.

ALZIRE.

Seigneur !

ALVARE'S.

Dans ton courroux sévère,
Songe au moins, mon cher fils, qu'il a sauvé ton Père.

GUSMAN.

Seigneur, je songe à vaincre, & je l'ai pris de vous ;
J'y vole, adieu.

SCENE VII.

ALVARE'S, ALZIRE.

ALZIRE se jettant à genoux.

Seigneur, j'embrasse vos genoux.
C'est à votre vertu que je rends cet hommage,
Le premier où le sort abaissa mon courage.
Vangés, Seigneur, vangés sur ce cœur affligé.
L'honneur de votre fils par sa femme outragé :

D ij

Mais à mes premiers nœuds mon ame étoit unie :
Un cœur peut-il deux fois se donner en sa vie ?
Zamore étoit à moi, Zamore eut mon amour :
Zamore est vertueux, vous lui devés le jour.
Pardonnés . . . je succombe à ma douleur mortelle.

A L V A R E' S.

Je conserve pour toi ma bonté paternelle ;
Je plains Zamore & toi, je serai ton apui.
Mais songe au nœud sacré qui t'attache aujourd'hui.
Ne porte point l'horreur au sein de ma famille.
Non tu n'es plus à toi : fais mon sang, fais ma fille.
Gusman fut inhumain, je le sçai, j'en frémis ;
Mais il est ton époux, il t'aime, il est mon fils,
Son ame à la pitié se peut ouvrir encore.

A L Z I R E.

Hélas, que n'êtes-vous le Pere de Zamore !

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.

SCÈNE I.

ALVARE'S, GUSMAN.

ALVARE'S.

MÉrités donc, mon fils, un si grand avantage.
 Vous avés triomphé du nombre & du courage,
 Et de tous les vengeurs de ce triste Univers
 Une moitié n'est plus, & l'autre est dans vos fers.
 Ah ! n'ensanglantés point le prix de la victoire.
 Mon fils, que la clémence ajoute à votre gloire :
 Je vais sur les vaincus étendant mes secours,
 Consoler leur misère, & veiller sur leurs jours.
 Vous, songés cependant qu'un pere vous implore ;
 Soyés homme & Chrétien, pardonnés à Zamore.
 Ne pourrai-je adoucir vos inflexibles mœurs ?
 Et n'apprendrés-vous point à conquérir des cœurs ?

GUSMAN.

Ah vous percés le mien. Demandés-moi ma vie ;
 Mais laissez un champ libre à ma juste furie ;
 Ménagés le couroux de mon cœur opprimé :

D iiij

Comment lui pardonner ? le barbare est aimé.

A L V A R E ' S.

Il en est plus à plaindre.

G U S M A N.

A plaindre ? lui mon pere,
Ah ! qu'on me plaigne ainsi ; la mort me fera chere.

A L V A R E ' S.

Quoi vous joignés encor à cet ardent couroux,
La fureur des soupçons, ce tourment des jaloux ?

G U S M A N.

Et vous condamneriés jusqu'à ma jalousie ?
Quoi ce juste transport dont mon ame est saisie,
Ce triste sentiment plein de honte & d'horreur,
Si légitime en moi, trouve en vous un censeur !
Vous voyés sans pitié ma douleur éffrenée,

A L V A R E ' S,

Mélés moins d'amertume à votre destinée ;
Alzire a des vertus, & loin de les aigrir,
Par des dehors plus doux vous devés l'attendrir,
Son cœur de ces climats conserve la rudesse,
Il résiste à la force, il cède à la souplesse,
Et la douceur peut tout sur notre volonté.

G U S M A N.

Moi que je flatte encor l'orgueil de sa beauté ?
Que sous un front serain déguisant mon outrage,
A de nouveaux mépris ma bonte l'encourage ?
Ne devriés-vous pas, de mon honneur jaloux,
Au lieu de le blâmer, partager mon couroux ?
J'ai déjà trop rougi d'épouser une esclave,
Qui m'ose dédaigner, qui me hait, qui me brave,
Dont un autre à mes yeux possède encor le cœur,
Et que j'aime, en un mot, pour comble de malheur.

A L V A R E ' S.

Ne vous repentés point d'un amour légitime ;
Mais sçachés le régler, tout excès même au crime.
Promettés-moi du moins de ne décider rien,
Ayant de m'accorder un second entretien.

G U S M A N.

Eh que pourroit un fils refuser à son père ?
Je veux bien pour un tems suspendre ma colère,
N'en exigés pas plus de mon cœur outragé.

A L V A R E ' S.

Je ne veux que du tems. *Il sort.*

G U S M A N *seul.*

Quoi n'être point vengé !
Aimer, me repentir, être réduit encore
A l'horreur d'envier le destin de Zamore,

D iij

D'un de ces vils mortels en Europe ignorés,
Qu'à peine du nom d'homme on auroit honorés....
Que vois-je ! Alzire ! ô Ciel....

SCENE II.

GUSMAN, ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

C'Est moi, c'est ton Epouse ;
C'est ce fatal objet de ta fureur jalouse,
Qui n'a pû te chérir, qui t'a dû reverer,
Qui te plaint, qui t'outrage, & qui vient t'implorer.
Je n'ai rien déguisé, Soit grandeur, soit foiblesse
Ma bouche a fait l'aveu qu'un autre a ma tendresse :
Et ma sincérité, trop funeste vertu,
Si mon amant périt, est ce qui l'a perdu.
Je vais plus t'étonner ; ton épouse a l'audace,
De s'adresser à toi pour demander sa grace.
J'ai crû que Dom Gusman, tout fier, tout rigoureux,
Tout terrible qu'il est, doit être généreux.
J'ai pensé qu'un Guerrier, jaloux de sa puissance,
Peut mettre l'orgueil même à pardonner l'offense,
Une telle vertu séduiroit plus nos cœurs,
Que tout l'or de ces lieux n'éblouit nos vainqueurs.
Par ce grand changement dans ton ame inhumaine,
Par un effort si beau, tu vas changer la mienne,

Tu t'assures ma foi, mon respect, mon amour,
Tous mes vœux (s'il en est qui tiennent lieu d'a-
mour.)

Pardonne. . . je m'égare. . . éprouve mon courage.
Peut-être une Espagnole, eût promis davantage.
Elle eût pû prodiguer les charmes de ses pleurs ;
Je n'ai point leurs attraits, & je n'ai point leurs mœurs.
Ce cœur simple & formé des mains de la nature,
En voulant t'adoucir redouble ton injure ;
Mais enfin c'est à toi d'essayer désormais,
Sur ce cœur indompté la force des bienfaits.

G U S M A N.

Eh bien ! si les vertus peuvent tant sur votre ame,
Pour en suivre les loix, connaissez les, Madame.
Etudiez nos mœurs, avant de les blâmer.
Ces mœurs sont vos devoirs, il faut s'y conformer.
Sçachés que le premier, est d'étouffer l'idée,
Dont votre ame à mes yeux est encor possédée.
De vous respecter plus, & de n'oser jamais
Me prononcer le nom d'un rival que je hais,
D'en rougir la première, & d'attendre en silence,
Ce que doit d'un barbare ordonner ma vengeance.
Sçachés que votre Epoux qu'ont outragé vos feux,
S'il peut vous pardonner, est assez généreux.
Plus que vous ne pensés, je porte un cœur sensible,
Et ce n'est pas à vous à me croire inflexible.

SCENE III.

ALZIRE, EMIRE.

EMIRE.

Vous voyés qu'il vous aime, on pourroit l'attendrir.

ALZIRE,

S'il m'aime, il est jaloux : Zamore va périr :
J'affaffinois Zamore en demandant sa vie.
Ah ! Je l'avois prévu. M'auras-tu mieux servie ?
Pouras-tu le sauver ? Vivra-t'il loin de moi ?
Du Soldat qui le garde as-tu tenté la foi ?

EMIRE,

L'or qui les séduit tous, vient d'éblouir sa vue.
Sa foi n'en doutés point, sa main vous est vendue.

ALZIRE.

Ainsi graces aux Cieux, ces métaux détestés,
Ne servent pas toujours à nos calamités.
Ah ! ne perds point de tems : tu balances encore.

EMIRE.

Mais auroit-on juré la parre de Zamore ?

Alvarès auroit-il assez peu de crédit,
Et le Conseil enfin , . . .

ALZIRE.

Je crains tout, il suffit.
Tu vois de ces Tirans la fierté tyrannique.
Ils pensent que pour eux le Ciel fit l'Amérique,
Qu'ils en font nés les Rois ; & Zamore à leurs yeux,
Tout Souverain qu'il fût n'est qu'un séditieux.
Conseil de meurtriers ! Gusman, Peuple barbare !
Je prévienrai les coups que votre main prépare.
Ce Soldat ne vient point, qu'il tarde à m'obéir !

EMIRE.

Madame, avec Zamore il va bientôt venir ;
Il court à la prison. Deja la nuit plus sombre
Couvre ce grand dessein du secret de son ombre.
Fatigués de carnage & de sang enivrés,
Les Tirans de la terre au sommeil sont livrés.

ALZIRE.

Allons, que ce Soldat nous conduise à la porte,
Qu'on ouvre la prison, que l'innocence en sorte.

EMIRE.

Il vous prévient déjà ; Cephane le conduit.
Mais si l'on vous rencontre en cette obscure nuit,

Votre gloire est perduë, & cette honte extrême . . .

A L Z I R E.

Va, la honte seroit de trahir ce que j'aime.
 Cet honneur étranger parmi nous inconnu,
 N'est qu'un fantôme vain qu'on prend pour la vertu.
 C'est l'amour de la gloire & non de la justice,
 La crainte du reproche & non celle du vice.
 Je fus instruite, Emire, en ce grossier climat,
 A suivre la vertu sans en chercher l'éclat.
 L'honneur est dans mon cœur, & c'est lui qui m'or-
 donne,
 De sauver un Heros que le Ciel abandonne.

SCENE IV.

A L Z I R E, Z A M O R E, E M I R E.

A L Z I R E.

TOut est perdu pour toi, tes Tirans sont vain-
 queurs,
 Ton supplice est tout prêt, si tu ne fuis, tu meurs.
 Pars, ne perds point de tems, prends ce Soldat pour
 guide.
 Trompons des meurtriers, l'espérance homicide,
 Tu vois mon desespoir, & mon saisissement :

C'est à toi d'épargner la mort à mon amant,
Un crime à mon Epoux, & des larmes au monde.
L'Amérique t'appelle, & la nuit te seconde ;
Prends pitié de ton sort, & laisse moi le mien.

Z A M O R E.

Esclave d'un Barbare, Epouse d'un Chrétien,
Toi qui m'as tant aimé, tu m'ordonnes de vivre !
Eh bien j'obéirai : mais oses-tu me suivre ?
Sans trône, sans secours, au comble du malheur,
Je n'ai plus à t'offrir qu'un desert & mon cœur.
Autrefois à tes pieds, j'ai mis un diadème.

A L Z I R E.

Ah ! Qu'étoit-il sans toi ? Qu'ai-je aimé que toi-même ?

Et qu'est-ce auprès de toi que ce vil Univers ?
Mon ame va te suivre au fond de tes déserts.
Je vais seule en ces lieux, où l'horreur me consume,
Languir dans les regrets, sécher dans l'amertume :
Mourir dans les remords d'avoir trahi ma foi :
D'être au pouvoir d'un autre, & de bruler pour toi.
Pars, emporte avec toi, mon bonheur & ma vie,
Laisse-moi les horreurs devoir qui me lie.
J'ai mon amant ensemble, & ma gloire à sauver ;
Tous deux me sont sacrés, je les veux conserver.

Z A M O R E.

Ta gloire ! Quelle est donc cette gloire inconnue ?
Quel fantôme d'Europe a fasciné ta vue ?
Quoi ! ces affreux sermens qu'on vient de te dicter,
Quoi ! Ce Temple chrétien que tu dois détester,
Ce Dieu, ce destructeur des Dieux de mes Ancêtres,
T'arrachent à Zamore, & te donnent des maîtres ?

A L Z I R E.

J'ai promis, il suffit, que t'importe à quel Dieu !

Z A M O R E.

Ta promesse est ton crime, elle est ma perte, adieu.
Perissent tes sermens, & le Dieu que j'abhorre.

A L Z I R E.

Arrête. Quels adieux ! Arrête, cher Zamore.

Z A M O R E.

Gulman est ton époux !

A L Z I R E.

Plains moi sans m'outrager.

Z A M O R E.

Songe à nos premiers nœuds.

ALZIRE.

Je songe à ton danger.

ZAMORE.

Non, tu trahis cruelle, un feu si légitime.

ALZIRE.

Non, je t'aime à jamais, & c'est un nouveau crime.

Laisse-moi mourir seule, ôte-toi de ces lieux.

Quel desespoir horrible, étincelle en tes yeux ?

Zamore

ZAMORE.

C'en est fait.

ALZIRE.

Où vas-tu ?

ZAMORE.

Mon courage,

De cette liberté, va faire un digne usage.

ALZIRE.

Tu n'en sçaurois douter, je périrai si tu meurs.

ZAMORE.

Peus-tu mêler l'amour à ces momens d'horreurs ?

Laisse-moi, l'heure fuit, le jour vient, le tems presse.
Soldat, guidés mes pas.

S C E N E V.

A L Z I R E, E M I R E.

A L Z I R E.

JE succombe, il me laisse :

Il part, que va-t'il faire ? O moment plein d'effroi !
Gusman ! Quoi c'est donc lui que j'ai quitté pour toi.
Emire, suis ses pas, vole, & reviens m'instruire,
S'il est en sûreté, s'il faut que je respire.
Va voir si ce soldat nous faut, ou nous trahit,

Emire sort.

Un noir préssentiment m'afflige & me saisit,
Ce jour, ce jour pour moi ne peut être qu'horrible.
O toi ! Dieu des Chrétiens, Dieu vainqueur & terrible,
Je connais peu tes loix. Ta main du haut des Cieux,
Perce à peine un nuage épaissi sur mes yeux :
Mais si je suis à toi, si mon amour t'offense,
Sur ce cœur malheureux épuise ta vengeance.
Grand Dieu, conduis Zamore, au milieu des deserts,
Ne serois-tu le Dieu que d'un autre Univers ?

Les seuls Européens font-ils nés pour te plaire ?
Es-tu Tiran d'un monde, & de l'autre le Pere !
Les vainqueurs, les vaincus, tous ces faibles humains,
Sont tous également l'ouvrage de ses mains.
Mais de quels cris affreux mon oreille est frappée !
J'entends nommer Zamore. O Ciel ! on m'a trompée.
Le bruit redouble, on vient, ah ! Zamore est perdu.

SCÈNE VI.

ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

CHere Emire, est-ce toi ? qu'a-t'on fait, quas-tu y es ?
Tire moi par pitié de mon doute terrible.

EMIRE.

Ah ! n'espères plus rien, sa perte est infaillible,
Des armes du Soldat qui conduisoit ses pas
Il a couvert son front ; il a chargé son bras.
Il s'éloigne : à l'instant, le Soldat prend la fuite,
Votre Amant au Palais, court, & se précipite :
Je le suis en tremblant parmi nos ennemis,
Parmi ces meurtriers dans le sang endormis,
Dans l'horreur de la nuit, des morts, & du silence,
Au Palais de Gusman, je le vois qui s'avance :
J'é l'appellois en vain de la voix & des yeux,
Il m'échappe, & soudain j'entends des cris affreux,
J'entends dire, qu'il meure : on court, on vole aux armes,
Retirez-vous, Madams, & fuyez tant d'allarmes.
Rentrés.

E

A L Z I R E.

Ah ! cher Émir, allons le secourir.

E M I R E.

Que pouvez-vous, Madame, & Ciel !

A L Z I R E.

Je peux mourir.

S C E N E VII.

ALZIRE, EMIRE, DON ALONZE, GARDES.

D O N A L O N Z E.

A Mes ordres secrets, Madame, il faut vous rendre.

A L Z I R E.

Que me dis-tu barbare ? & que viens-tu m'apprendre ?

Qu'est devenu Zamore ?

D O N A L O N Z E.

En ce moment affreux

Je ne puis qu'annoncer un ordre rigoureux,

Daignés me suivre.

A L Z I R E.

O sort ! ô vengeance trop forte !

Cruels, quoi ce n'est point la mort que l'on m'apporte ?

Quoi Zamore n'est plus ? & je n'ai que des fers ?

Tu gémis ? & tes yeux de larmes sont couverts ?

Mes maux ont-ils touché les cœurs nés pour la haine ?

Viens, si la mort m'attend, viens j'obéis sans peine.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCÈNE I.

ALZIRE, GARDES.

ALZIRE.

P Réparés-vous pour moi vos supplices cruels ?
 Tirans qui vous nommés les Juges des mortels :
 Laissez-vous dans l'horreur de cette inquiétude
 De mes destins affreux floter l'incertitude !
 On m'arrête, on me garde, on ne s'informe pas
 Si l'on a résolu ma vie, ou mon trépas.
 Ma voix nomme Zamore, & mes Gardes pâlisent.
 Tout s'émeut à ce nom, ces monstres en frémissent.

SCÈNE II.

MONTEZE, ALZIRE.

ALZIRE.

A H mon Pere !

MONTEZE.

Ma fille où nous as-tu réduits !
 Voilà de ton amour les execrables fruits.
 Hélas ! nous demandions la grace de Zamore !
 Alvarés avec moi daignoit parler encore ;
 Un Soldat à l'instant se présente à nos yeux ;



C'étoit Zamore même, égaré, furieux.
 Par ce déguisement la vûë étoit trompée,
 A peine entre ses mains j'aperçois une épée :
 Entrer, voler vers nous, s'élancer sur Gusman,
 L'attaquer, le fraper, n'est pour lui qu'un moment.
 Le sang de ton Epoux rejaillit sur ton Pere : *
 Zamore au même instant dépouillant sa colere
 Tombe aux pieds d'Alvarés, & tranquille, & soumis,
 Lui présentant ce fer, teint du sang de son Fils.
 J'ai fait ce que j'ai dû, j'ai vangé mon injure :
 Fais ton devoir, dit-il, & vange la nature.
 Alors il se prosterne attendant le trépas.
 Le Pere tout sanglant se jette entre mes bras ;
 Tout se réveille, on court, on s'avance, on s'écrie,
 On vole à ton Epoux, on rapelle sa vie,
 On arrête son sang, on presse les secours
 De cet art inventé pour conserver nos jours.
 Tout le peuple à grands cris demande ton supplice,
 Du meurtre de son Maître il te croit la complice....

A L Z I R E.

Vous pouriés !

M O N T E Z E.

Non, mon cœur ne t'en soupçonne pas.
 Non le tien n'est pas fait pour de tels attentats,
 Capable d'une erreur, il ne l'est point d'un crime,
 Tes yeux s'étoient fermés sur le bord de l'abîme.

* Quelques personnes ont trouvé fort étrange que Zamore ne proposât pas un duel à Gusman.

Je le souhaite ainsi, je le croi, cependant
 Ton Epoux va mourir des coups de ton Amant.
 On va te condamner, tu vas perdre la vie
 Dans l'horreur du supplice, & dans l'ignominie,
 Et je retourne enfin par un dernier effort,
 Demander au Conseil & ta grace & ma mort.

ALZIRE.

Ma grace ! à mes Tirans ! les prier ! vous, mon Pere ?
 Osés vivre, & m'aimer ; c'est ma seule priere.
 Je plains Gusman, son sort a trop de cruauté,
 Et je le plains sur tout de l'avoir mérité.
 Pour Zamore il n'a fait que vanger son outrage,
 Je ne peux excuser ni blâmer son courage.
 J'ai voulu le sauver, je ne m'en défens pas,
 Il mourra... Gardés-vous d'empêcher mon trépas.

MONTÈZE.

O Ciel ! inspire, moi, j'implore ta clémence.

Il sort.

SCÈNE III.

ALZIRE *seule.*

O Ciel ! aneantis ma fatale existence.
 Quoi ce Dieu que je fers me laisse sans secours !
 Il défend à mes mains d'attenter sur mes jours.
 Ah j'ai quitté des Dieux dont la bonté facile
 Me permettoit la mort, la mort mon seul azile.
 * Eh quel crime est-ce donc devant ce Dieu jaloux

* Cette plainte & ce doute sont dans la bouche d'une Chréti-
 enne nouvelle.

De hâter un moment qu'il nous prépare à tous ?
 Ce Peuple de vainqueurs armé de son tonnerre,
 A-t-il le droit affreux de dépeupler la terre ?
 D'exterminer les miens ? de déchirer mon flanc !
 Et moi je ne pourai disposer de mon sang ;
 Je ne pourai sur moi permettre à mon courage
 Ce que sur l'Univers, il permet à sa rage ;
 Zamore va mourir dans des tourmens affreux,
 Barbares....

SCENE IV.

ZAMORE, enchaîné, ALZIRE, GARDES.

ZAMORE.

C'Est ici qu'il faut perir tous deux.
 Sous l'horrible appareil de sa fausse justice,
 Un tribunal de sang te condamne au supplice.
 Gusman respire encor ; mon bras désespéré
 N'a porté dans son sein qu'un coup mal assuré.
 Il vit pour achever le malheur de Zamore,
 Il mourra tout couvert de ce sang que j'adore ;
 Nous périrons ensemble à ses yeux expirans.
 Il va goûter encor le plaisir des Tirans.
 Alvarés doit ici prononcer de sa bouche
 L'abominable arrêt de ce Conseil farouche.
 C'est moi qui t'ai perduë, & tu péris pour moi.

ALZIRE.

Va, je ne me plains plus, je mourrai près de toi.

Tu m'aimes, c'est assez, benis ma destinée,
Benis le coup affreux qui rompt mon himenée;
Songe que ce moment où je vais chez les morts
Est le seul où mon cœur peut t'aimer sans remords,
Libre par mon supplice à moi-même renduë,
Je dispose à la fin d'une foi qui l'est dûë.
L'appareil de la mort élevé pour nous deux
Est l'Autel où mon cœur te rend ses premiers feux :
C'est-là que j'expierai le crime involontaire
De l'infidélité que j'avois pû te faire.

Ma plus grande amertume en ce funeste sort,
C'est d'entendre Alvarés prononcer notre mort.

Z A M O R E.

Ah ! le voici, les pleurs inondent son visage.

A L Z I R E.

Qui de nous trois, ô Ciel, a reçu plus d'outrage,
Et que d'infortunés le sort assemble ici !

SCENE V.

ALZIRE, ZAMORE, ALVARE'S, GARDES.

Z A M O R E.

J'Attends la mort de toi, le Ciel le veut ainsi.
Tu dois me prononcer l'arrêt qu'on vient de rendre.
Parle sans te troubler comme je vais t'entendre,
Et fais livrer sans crainte aux supplices tout prêts
L'assassin de ton fils, & l'ami d'Alvarés.

Mais que t'a fait Alzire ? & quelle barbarie
 Te force à lui ravir une innocente vie ?
 Les Espagnols enfin t'ont donné leur fureur,
 Une injuste vengeance entre-t-elle en ton cœur ?
 Connu seul parmi nous par ta clemence auguste,
 Tu veux donc renoncer à ce grand nom de Juste ?
 Dans le sang innocent ta main va se baigner ?

A L Z I R E.

Vange-toi, vange un Fils, mais sans me soupçonner,
 Epouse de Gusman ce nom seul doit t'apprendre
 Que loin de le trahir je l'aurois sçu défendre.
 J'ai respecté ton fils, & ce cœur gémissant,
 Lui conserva sa foi même en le haïssant.
 Que je sois de ton peuple applaudie ou blâmée,
 Ta seule opinion fera ma renommée ;
 Estimée en mourant d'un cœur tel que le tien,
 Je cède à l'aine le reste & ne demande rien.
 Zamore va mourir, il faut bien que je meure,
 C'est tout ce que j'attends, & c'est toi que je pleure.

A L V A R E ' S.

Quel mélange, grand Dieu, de tendresse & d'horreur ?
 L'Assassin de mon Fils est mon Libérateur,
 Zamore !... oui, je te dois des jours que je déteste,
 Tu m'as vendu bien cher un présent si funeste...
 Je suis Pere, mais homme. Et malgré ta fureur,
 Malgré la voix du sang qui parle à ma douleur,
 Qui demande vengeance à mon ame éperdue,

La voix de tes bienfaits est encor entendue ;

Et toi qui fus ma Fille, & que dans nos malheurs.
J'appelle encor d'un nom qui fait couler nos pleurs.

Va, ton Pere est bien loin de joindre à ses souffrances

Cet horrible plaisir que donnent les vengeances.

Il faut perdre à la fois par des coups innous,

Et mon Libérateur, & ma Fille & mon Fils.

Le Conseil vous condamne, il a dans sa colere

Du fer de la vengeance armé la main d'un Pere.

Je n'ai point refusé ce ministere affreux . . .

Et je viens le remplir pour vous sauver tous deux :

Zamore tu peux tout.

Z A M O R E.

Je peux sauver Alzire ?

Ah ! parle, que faut-il ?

A L V A R E ' S.

Croire un Dieu qui m'inspire,

Tu peux changer d'un mot & son sort & le tien ;

Ici la Loi pardonne à qui se rend Chrétien.

Cette Loi que n'a guere un saint zele a dictée

Du Ciel en ta faveur y semble être apportée.

Le Dieu qui nous a prît lui-même à pardonner,

De son ombre à nos yeux sçaura t'environner :

Tu vas des Espagnols arrêter la colere,

Ton sang sacré pour eux est le sang de leur Frere.

Les traits de la vengeance en leurs mains suspendus

Sur Alzire & sur toi ne se tourneront plus,

Je réponds de sa vie ainsi que de la tienne,

Zamore, c'est de toi, qu'il faut que je l'obtienne,
 Ne sois point inflexible à cette faible voix,
 Je te devrai la vie une seconde fois.
 Cruel, pour me payer du sang dont tu me privas,
 Un Pere infortuné demande que tu viwes.
 Rends-toi Chrétien comme elle, accorde-moi ce prix
 De ses jours, & des tiens, & du sang de mon Fils.

Z A M O R E à Alzire.

Alzire jusques là cheririons-nous la vie ?
 La racheterions-nous par mon ignominie ?
 Quitterai-je mes Dieux pour le Dieu de Gusman ?
 Et toi plus que ton Fils seras-tu mon Tiran ?
 Tu veux qu'Alzire meure ou que je vive en traître.
 Ah ! lorsque de tes jours je me suis vû le maître,
 Si j'avois mis ta vie à cet indigne prix
 Parle ? aurois-tu quitté les Dieux de ton pays ?

A L V A R E ' S.

J'aurois fait ce qu'il te me vois faire encore,
 J'aurois prié ce Dieu, seul Etre que j'adore,
 De n'abandonner pas un cœur tel que le tien,
 Tout aveuglé qu'il est, digne d'être Chrétien.

Z A M O R E.

Dieux ! quel genre innoui de trouble & de supplice,
 Entre quels attentats faut-il que je choisisse ?

à Alzire.

Il s'agit de tes jours, il s'agit de mes Dieux,
 Toi, qui m'oses aimer ? ose juger entre eux.

Je m'en remets à toi, mon cœur se flatte encore
Que tu ne voudras point la honte de Zamore.

ALZIRE,

Ecoute. Tu sçais trop qu'un Pere infortuné
Disposa de ce cœur que je t'avois donné,
Je reconnus son Dieu ; tu peux de ma jeunesse
Accuser si tu veux l'erreur ou la foiblesse ;
Mais des Loix des Chrétiens mon esprit enchanté
Vit chez eux, ou du moins, crut voir la vérité ;
Et ma bouche abjurant les Dieux de ma patrie
Par mon ame en secret ne fut point démentie ;
Mais renoncer aux Dieux que l'on croit dans son cœur,
C'est le crime d'un lâche, & non pas une erreur,
C'est trahir à la fois sous un masque hypocrite
Et le Dieu qu'on préfère, & le Dieu que l'on quitte,
C'est mentir au Ciel même, à l'Univers, à soi.
Mourons ; mais en mourant sois digne encor de moi,
Et si Dieu ne te donne une clarté nouvelle ;
Ta probité te parle, il faut n'écouter qu'elle.

ZAMORE,

J'ai prévu ta réponse, il vaut mieux expirer
Et mourir avec toi que se deshonor.

ALVARE'S.

Cruels ainsi tous deux vous voulés votre perte !
Vous bravés ma bonté qui vous étoit offerte ;
Ecoutés le tems presse & ces lugubres cris,

S C E N E VI.

ALVARE'S, ZAMORE, ALZIRE, ALONZE,
AMERICAINS, ESPAGNOLS.

ALONZE.

ON amene à vos yeux votre malheureux Fils.
Seigneur, entre vos bras il veut quitter la vie.
Du Peuple qui l'aimoit, une troupe en furie,
S'empressant près de lui, vient se rassasier
Du sang de son Epouse, & de son Meurtrier.

S C E N E VII.

ALVARE'S, GUSMAN, ZAMORE, ALZIRE,
MONTEZE, AMERICAINS, SOLDATS.

ZAMORE.

CRuels, sauvés Alzire, & pressés mon supplice.

ALZIRE.

Non, qu'une affreuse mort tous trois nous réunisse.

ALVARE'S.

Mon Fils mourant, mon Fils, ô comble de douleur !

ZAMORE à *Gusman*.

Tu veux donc jusqu'à bout consommer ta fureur.
Viens, vois couler mon sang, puisque tu vis encore,
Viens apprendre à mourir en regardant Zamore.

GUSMAN à *Zamore*.

Il est d'autres vertus que je veux t'enseigner ;
Je dois un autre exemple & je viens le donner.

à Alvares.

Le Ciel qui veut ma mort & qui l'a suspendue,
 Mon Pere, en ce moment m'amene à votre vue.
 Mon ame fugitive, & prête à me quitter,
 S'arrête devant vous ; . . mais pour vous imiter.
 Je meurs, le voile tombe, un nouveau jour m'éclaire ;
 Je ne me suis connu qu'au bout de ma carrière.
 J'ai fait jusqu'au moment qui me plonge au cercueil,
 Gémir l'humanité du poids de mon orgueil.
 Le Ciel vange la Terre, il est juste ; & ma vie
 Ne peut payet le sang, dont ma main s'est rougie.
 Le bonheur m'aveugla, la mort m'a détrompé.
 Je pardonne à la main par qui Dieu m'a frappé,
 J'étois maître en ces lieux ; seul j'y commande encore.
 Seul je puis faire grace, & la fais à Zamore,
 Vis, superbe ennemi, sois libre, & te souvien,
 Quel fut & le devoir, & la mort d'un Chrétien.

à Montezé qui se jette à ses pieds.

Mont eze, Américains, qui futes mes victimes,
 Songés que ma clemence a surpassé mes crimes.
 Instruises l'Amerique, aprenés à ses Rois
 Que les Chrétiens sont nes pour leur donner des Loix,
à Zamore.

Des Dieux que nous servons, connois la difference :
 Les tiens t'ont commandé le meurtre & la vengeance,
 Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
 M'ordonne de te plaindre, & de te pardonner.

ALVARES.

Ah mon Fils ! tes vertus égalent ton courage.

A L Z I R E.

Quel changement, grand Dieu, quel étonnant brigage!

Z A M O R E.

Quoi, tu veux me forcer moi-même au repentir !

G U S M A N.

Je veux plus, je te veux forcer à me cherir.

Alzire n'a vécu que trop infortunée,

Et par mes cruautés, & par mon himenée.

Que ma mourante main la remette en tes bras.

Vivés sans me haïr, gouvernés vos États :

Et de vos murs détruits rétablissant la gloire,

De mon nom s'il se peut bénisses la mémoire.

à Alvarès.

Daignés servir de Pere à ces Epoux heureux ;

Que du Ciel par vos soins le jour luisse sur eux :

Aux clartés des Chrétiens si son âme est ouverte,

Zamore est votre Fils, & répare ma perte.

Z A M O R E.

Je demeure immobile, égaré, confondu,

Quoi donc les vrais Chrétiens auroient tant de vertu !

Ah ! la Loi qui t'oblige à cet effort suprême,

Jé commence à le croire, est la Loi d'un Dieu même.

J'ai connu l'amitié, la constance, la foi :

Mais tant de grandeur d'ame est au dessus de moi,

Tant de vertu m'acable & son charme m'attire,

Monteux d'être vengé, je t'aime & je t'admire.

Il se jette à ses pieds.

ALZIRE.

Seigneur, en rougissant je tombe à vos genoux.

Alzire en ce moment voudroit mourir pour vous.

Entre Zamore & vous mon ame déchirée,

Succombe au repentir dont elle est dévorée.

Je me sens trop coupable, & mes tristes erreurs...

GUSMAN.

Tout vous est pardonné, puisque je vois vos pleurs.

Pour la dernière fois aprochés-vous, mon Pere :

Vivés long-tems heureux, qu'Alzire vous soit chere,

Zamore fois Chrétien, je suis content, je meurs....

ALVARE'S à Montezze.

Je vois le doigt de Dieu marqué dans nos malheurs.

Mon cœur desesperé se soumet, s'abandonne

Aux volontés d'un Dieu, qui frappe, & qui pardonne.

* Ceux qui ont prétendu que c'est ici une conversion miraculeuse se sont trompés. Zamore est changé en ce qu'il s'attendrit pour son ennemi. Il commence à respecter le Christianisme : une conversion subite seroit ridicule en de telles circonstances.

F I N.

A P P R O B A T I O N .

J' Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des
Sceaux *La Tragedie d'Alzire*, A Paris ce 28.
Mars 1736.

LA SERRE.



14153674

